

DÉTECTIVE

TONY LE TUEUR



Sous les apparences d'un modeste garçon de café, Tony Mancini cachait une double vie redoutable: celle d'un trafiquant de femmes qui commit de nombreux forfaits et qui, pour réduire Violette Kaye, sa compagne, au silence, n'hésita pas devant un nouveau crime.

(Lire, pages 12, 13 et 14, la sensationnelle enquête de notre envoyé spécial à Brighton, C. DAVID.)

PAR TOUT

Les receleurs

Le pillage de l'arsenal de Toulon, actuellement évoqué devant la Cour d'assises du Var en de pittoresques débats, suscite quelques observations qui ont leur prix.

S'il est vrai, ainsi que le déclarent les gens sceptiques et blasés, que « cela a toujours existé », tout au moins que « cela dure depuis Colbert », le fait n'en est pas plus encourageant pour les contribuables qui, en fin de compte, payent de leurs poches la valeur de la ferraille dérobée à l'arsenal.

Ce qui est significatif dans ce procès, c'est qu'il revient à l'audience après bien des détours : on se rappelle l'incident sensationnel qui se produisit en 1933 ; les jurés refusèrent de rendre leur verdict, après avoir siégé pendant plusieurs jours, parce qu'ils estimaient que la justice ne devait pas être incomplète et qu'en l'absence des gros receleurs, bénéficiaires d'un surprenant oubli, ou d'un manque de curiosité du procureur et du juge d'instruction, il était ridicule de ne condamner que les modestes chenapans, exécutants de méfaits dont les véritables profiteurs restaient tapis dans l'ombre, bien tranquilles avec leur portefeuille bourré.

Cela, les juges populaires du Var ne l'avaient pas voulu, et leur coup de théâtre, d'une rareté extrême, pour ne pas dire unique dans les annales de la Cour d'assises contemporaine a grandement servi l'intérêt supérieur de la morale et de la vérité.

Le procès a donc été examiné, dis-



Les jurés refusèrent de rendre leur verdict, les receleurs n'ayant pas été inquiétés.

cuté, jugé en son entier ; plus de demi-mesure, mais une justice complète, sans hypocrisie, et s'appliquant à tous.

Ce qui ne veut pas dire d'ailleurs qu'elle soit très facile à appliquer ; et c'est à ce propos que le procès de Draguignan mérite un commentaire particulier. Il est peu de délits plus délicats à apprécier que celui de recel. Quand on suit de près la statistique des tribunaux, on constate l'abondance des poursuites en cette matière.

Le vieil adage se vérifie pleinement, que les voleurs n'existeraient pas s'ils n'y avait pas de receleurs ; surtout dans les vols en série, sur une vaste échelle, parce qu'ils supposent une entente préalable entre celui qui dérobe et celui qui lui procure le bénéfice de son opération ; exactement comme un industriel qui établit sagement son plan de fabrication d'après un ordre de grandeur en rapport avec les débouchés qu'il s'est assurés.

Les lois de l'économie politique guident le voleur comme le capitaine d'industrie ou le commerçant.

Mais, à côté de ces receleurs organisés en bandes correspondantes à celles des voleurs, il y a toute une catégorie d'inculpés qu'on voit journellement comparaître en correctionnelle sous cette même prévention.

Et lorsqu'on assiste à leur procès, qu'on prend la peine de s'intéresser aux débats, on est souvent inquiet ; inquiet du jugement qui sanctionne les poursuites.

C'est sous l'inculpation de recel que le plus grand nombre d'erreurs judiciaires se commettent : l'achat d'une marchandise volée — mais dont l'acheteur ignorait la provenance illicite — entraînera la condamnation, parce que le prix de l'opération aura été jugé trop faible... La notion de recel est

une des plus délicates qui se posent à l'esprit des juges : elle n'est pas toujours appréciée avec l'esprit critique qui conviendrait.

Ces remarques, bien entendu, ne s'appliquent pas spécialement au procès de Draguignan ; mais, à l'occasion de cette affaire importante, il était nécessaire de les formuler.

Tom Mix disparu

La carrière de la célèbre vedette du film muet a-t-elle eu un épilogue dramatique digne d'un scénario à grand spectacle ? C'est ce que sont en train de se demander les autorités de l'Illinois au lendemain de la tornade qui vient de ravager cette région.



Tom Mix serait parmi les victimes de l'ouragan qui balaya la région de l'Illinois.

fin à sa carrière, le célèbre cow-boy de l'écran s'était fait directeur d'un grand cirque ambulancier.

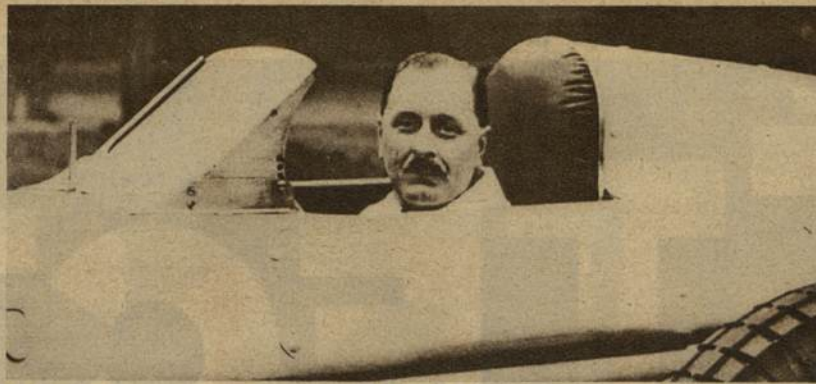
C'est au cours d'une de ses représentations qu'un effroyable ouragan balaya l'Illinois, détruisant une partie de Jacksonville, et arrachant la tente du cirque. En même temps, la foudre tombait dans l'arène, et les vingt cavaliers, ayant Tom Mix à leur tête, furent enfouis sous les décombres. Lorsque la tornade s'apaisa, le public, remis de sa panique, revint sur l'emplacement du cirque. Mais toute trace du célèbre cow-boy et de ses compagnons avait disparu, et les recherches demeurèrent vaines. On espère cependant que Tom Mix et ses vingt cavaliers ont fui la tornade à cheval, et ont gagné quelque pays perdu sans poste ni radio.

Le rejet du pourvoi du monstre

La Chambre criminelle de la Cour de cassation vient de rejeter le pourvoi de la femme Hoguel, ménagère à l'Archerie-en-Le-Pertre (Ille-et-Vilaine), qui fut condamnée à mort le 1^{er} juin 1934 pour un double crime particulièrement épouvantable. La femme Hoguel avait étranglé avec leur ceinture ses deux fillettes, et, en guise d'excuses, elle avait déclaré devant le jury que « cela n'avait pas duré plus de dix minutes ».

S'il est constant désormais que la peine de mort n'est plus appliquée aux femmes, encore serait-il juste que, pour des monstres de la taille de la femme Hoguel, la peine de la réclusion perpétuelle en laquelle est commuée automatiquement le châtiement suprême soit appliquée dans des conditions plus dures que pour les autres condamnées.

A l'horreur du forfait doit correspondre une rigueur accrue de la peine.



Kay Don, le célèbre recordman de la vitesse en canot automobile, malgré l'habile plaidoirie de son avocat, vient d'être condamné à quatre mois de prison, avec sursis.

Excès de vitesse

C'est avec une vive émotion que des centaines de baigneurs villégiaturant aux environs de la petite ville de Douglas suivirent le procès de Kay Don.

Le recordman du monde en canot automobile, conducteur célèbre et pilote aviateur inspirait, malgré son inculpation, une profonde sympathie à ce public qui l'avait si souvent applaudi. Accusé d'avoir causé par son imprudence la mort de son mécanicien en faisant du cent à l'heure, la nuit, sans phares ni sirène, Kay Don déclara qu'il avait à plusieurs reprises prévenu son compagnon du mauvais fonctionnement de son moteur.

Kay Don fut condamné à quatre mois de prison, avec sursis.

— Je devrais vous condamner à six mois, déclara le juge ; mais je prends en considération le tort qu'un jugement trop sévère causerait à votre carrière sportive... Celle-ci souffrira sans doute de votre coupable négligence. Mais soyez courageux... Vous aurez alors besoin d'un sang-froid bien plus grand que celui que vous déployez au cours de vos performances !...

En écoutant ces paroles, le sportsman prit un air contrit. Mais, faisant à mauvaise fortune bon cœur, il regagna le meilleur hôtel de Douglas, acclamé par ses admirateurs et admiratrices en pyjamas de plage ; tandis que sa femme prenait le premier avion pour prodiguer ses consolations au champion.

LE VEILLEUR DE NUIT

Mme G... est mise en jugement par le prononcé de son divorce avec moins de pitié, certes, que si un délit l'eût envoyée sur les bancs de la correctionnelle.

Elle est jeune, Mme G... (vingt-six ans), et jolie. Elle a un mari, jeune aussi, élégant selon les canons actuels, bon et fidèle. Et le divorce est demandé « pour adultère ». Alors, on voit tout de suite de quel côté sont les fautes !...

M. G... produit devant le juge, dès la procédure, le maximum d'accablantes certitudes. Il a toutes les preuves : des lettres, écrites à l'épouse légère par ses élus successifs (on ne va pas jusqu'à dire qu'il y en eut de simultanés), et dans quels termes, avec quelle simplicité crue dans l'expression ! Puis des enquêtes de police pleines de témoignages irrécusables.

— Je placerai les lettres sous séquestre, décide le juge qui craint pour elles. Peut-être aussi pour les lire à loisir.

Depuis l'ouverture de l'instance, M. G..., renversant la tradition selon laquelle l'épouse outragée se retire chez sa mère, est retourné vivre chez son père — Mme G..., elle, habite encore le domicile ex-conjugal, avec son petit garçon de six ans. Mais elle ne se contente pas de cette innocente compagnie. Elle a aussi, pour lui procurer les distractions de son âge, celle de son amant. Elle l'a, du moins, de 7 h. 30 le soir à 8 heures le matin. Car Jacques (nous ne donnerons que son prénom) connaît le droit. Il sait que, dans ces limites horaires, l'heure légale des constats est passée. Il n'ira donc se livrer à ses devoirs de galant homme — ne pas laisser sa maîtresse seule pendant la nuit, bien entendu — qu'en toute sécurité pour elle.

Cependant, M. G... fait surveiller la maison, et il apporte au tribunal la preuve de son « infortune ». Il en apporte même de superflues, qui sont navrantes pour le simple auditeur. Car le petit garçon — sans doute pour ne point s'ennuyer — assiste aux libes... confidences de sa mère

et du « veilleur de nuit ». Il est le témoin curieux de leurs caresses, de leurs épanchements. Ses yeux innocents en ont vu beaucoup pour leur âge... Une telle intimité crée une camaraderie naturelle, dont l'enfant s'autorise pour appeler « Jacques » par son prénom.

Tant de noirceur, ou tant d'inconscience, de la part de Mme G..., inspire au tribunal une sévérité grandissante. Mais elle n'a pas renoncé à se défendre. C'est alors qu'elle invoque, et avec une confusion admirablement jouée, un argument inattendu :

— Mon mari me demandait des choses qu'on ne demande qu'aux professionnelles.

Là-dessus, elle reste bouche close, le rouge de la honte au front.

— C'est pour cela, madame, lui objecte-t-on, que vous donniez à votre fils d'admirables leçons d'éducation sexuelle !...

M^{re} Izouard plaide pour le mari, c'est-à-dire, en fait, pour l'enfant, avec l'esprit, la clarté, l'élégante élocution qui lui sont propres. Mme G..., divorcée à ses torts et griefs, pourra enfin offrir à « Jacques », auprès d'elle, un autre emploi que celui de veilleur de nuit...

Maggie GUIRAL.

M^{re} Fernand Izouard plaide la cause du mari avec beaucoup de clarté et non moins d'esprit.



MARIANNE

GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

publie cette semaine :

L'ÉTRANGE HISTOIRE DE Mr. BROWNLOW

Nouvelle inédite de H.-G. WELLS

et un grand reportage de PIERRE SCIZE sur

" LES GUERISSEURS "

TOUS LES MERCREDIS 16 pages illustrées 75c.

Abonnements (France et Colonies) Un an 32 fr. Six mois 18 fr.

PAR TOUT

VOILA CENT ANS

La pendaison en chaînes

Le 25 juillet 1834 fut aboli, en Angleterre, un supplice étrange et féroce : la pendaison en chaînes. En effet, depuis un temps immémorial, l'habitude de laisser les pendus bardés de tiges de fer pourrir sur les gibets, ou même de pendre vivif les criminels dans des chaînes, près du lieu du crime, avec l'intention de détourner leurs semblables des sentiers du vice, était une coutume grossière, fort en honneur dans la moyenâgeuse Angleterre.

En 1341, les cadavres d'une femme et de deux hommes, qui avaient assassiné un des pourvoyeurs du roi, demeurèrent suspendus, douze années, au gibet d'Ashover Moor... En août 1381, le roi se courrouça si fort de voir que les corps des suppliciés étaient rapidement détachés des gibets, qu'il adressa immédiatement à tous les baillis du royaume, un édit leur ordonnant, sous peine de mort, de fabriquer des chaînes spéciales pour suspendre les corps aux potences aussi longtemps qu'une partie du cadavre resterait attachée à une autre. C'est cet extraordinaire édit qui était encore en vigueur, dans certains cas, voici tout juste cent ans.

« En 1537, écrit Norfolk, sir Robert Constable a été attaché au-dessus de la porte de Beverley, à Hull, pour crime de haute trahison, et il est si bien arrimé, que ses os, je m'imagine, s'y trouveront encore dans cent ans... Le 6 mars 1637, Mac Gregor, de Durham, fut condamné, pour vol et assassinat, à être attaché vivif dans des chaînes jusqu'à ce que son corps tombât en pourriture. Le pauvre diable, enchaîné tout vivant, aurait vécu, paraît-il, durant soixante jours, parce que sa maîtresse venait l'alimenter, la nuit, avec du lait. Le bailli, ayant appris le fait, fit incarcérer la courageuse femme et, pour aggraver le supplice de Mac Gregor, il fit placer une niche de pain à portée de sa bouche, mais fixée sur des pointes acérées qui lui seraient entrées dans la gorge s'il avait essayé d'apaiser les affres de sa faim. Les cris du malheureux étaient horribles et on les entendait à plusieurs milles à la ronde. Les gens de la contrée quittèrent même leurs maisons jusqu'à ce que sa mort fût un fait accompli.

En 1806, un nouvel édit fut promulgué, ordonnant de saturer de goudron les corps des criminels pendus en chaînes, afin d'en assurer plus longtemps la conservation. Mais les paysans profitèrent de ce goudron pour mettre le feu à ces cadavres qui les empestaient.

Le 3 août 1832, à Durham, le gréviste Jobling fut enchaîné au gibet de Jarrow Stake. Enfin, le dernier supplicé en chaînes fut un certain James Cook, qui fut exécuté pour avoir tué à bout portant, avec un fusil, en pleine rue, un commerçant de Londres, John Pass, à qui il devait de l'argent. Le corps de Cook fut enchaîné à une potence haute de 33 pieds, le samedi 11 août 1832, dans le sentier de Saffron, à Aylestone, près de Leicester. Le 28 juillet 1834, ce supplice étant aboli, on dépendit son squelette.



James Cook tua à bout portant, en pleine rue, son créancier Pass

DÉTECTIVE

ADMINISTRATION REDACTION

PARIS (VI) - 3, RUE DE GRENELLE

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTÉ CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

DIRECTEUR
MARIUS LARIQUE

ABONNEMENTS

FRANCE ET COLONIES 65. » 35. »
ÉTRANGER (TARIF A) 85. » 45. »
ÉTRANGER (TARIF B) 100. » 55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Déetective".

DÉTECTIVE



Le dortoir des pupilles de l'A. P. de Châlons-sur-Marne, d'où fut enlevée la pauvre petite victime.

LE BERCEAU VIDE

Vue générale des établissements de l'A. P. de Châlons et (au premier plan) le champ de blé où gisait le corps mutilé de Janine.

Châlons-sur-Marne (de notre envoyé spécial).

L'homme, sur sa machine, dominait le blond frémissement des épis. Il ne voyait rien, devant lui, que la moisson dorée où les lames de sa faucheuse allaient creuser leur sillon. Une chaleur lourde, écœurante, tombait du ciel. La terre durcie par la sécheresse craquait sous les sabots des chevaux.

Soudain, le moissonneur aperçut, dans les dents de sa faucheuse, à travers les épis fraîchement coupés, une tache blanche, insolite. Il poursuivit cependant sa route. Mais derrière lui s'éleva un faible gémissement, une plainte étrange qui semblait monter du sol... L'homme arrêta ses chevaux, descendit et se pencha. Il n'aperçut tout d'abord qu'un paquet de linge informe. Mais, en regardant mieux, il distingua, sous les linges déchiquetés par la faucheuse, le corps d'un tout petit enfant — d'un nouveau-né âgé de quelques mois.

Miracle ! L'enfant n'avait pas été atteint par les lames de sa faucheuse. Son visage, ses bras, ses jambes étaient intacts. Insouciante du danger qu'il venait de courir, le petit enfant, déjà, ne se plaignait plus et souriait à l'homme qui, à genoux près de lui, l'examinait avec émotion : si la faucheuse ne l'avait pas atteint, par contre le malheureux bébé



Maria Wnuk (à gauche) n'arriva pas à comprendre qui avait intérêt à faire disparaître son enfant que le moissonneur Lopin (à droite) découvrit presque sous les lames de sa faucheuse.



Avant de prendre le large, le mystérieux visiteur fouilla le magasin de layettes

— une fillette de sept à huit mois peut-être — portait au bas du ventre une atroce blessure. Le sang avait taché ses langes. Si odieuse que pouvait être cette pensée, il fallait bien admettre que la malheureuse fillette avait été abandonnée là, dans le grand champ de blé — après avoir été abominablement souillée...

Le moissonneur — chef de culture au service de la maison départementale de la Santé — s'empressa d'aller informer de sa troublante découverte le directeur de l'asile. On ne mit pas longtemps à établir la provenance de l'enfant. Le matin même, à deux cents mètres de là, au foyer de l'Assistance Publique, dans la pouponnière située au rez-de-chaussée, la surveillante avait, avec stupeur, découvert un berceau vide...

Dans les quatre berceaux voisins, les enfants — trois filles et un garçon — avaient été démaillottés comme si l'auteur du rapt avait cherché à retrouver sur les petits corps endormis quelque signe mystérieux de reconnaissance...

Son choix s'était fixé sur le cinquième berceau — un berceau comme les autres, avec ses rideaux de mousseline blanche, sa faveur rose et son hochet, mais où, selon la règle, nulle inscription ne révélait l'identité de l'enfant qui l'occupait.

Pourtant, à n'en pas douter, c'était bien cet enfant-là — et non un autre — que l'auteur du rapt avait désiré enlever.

L'enquête, immédiatement menée par le commissaire Suzoni, allait, en effet, révéler des détails troublants et déconcertants.

Sur le registre d'entrée de l'établissement, la page portant les indications concernant l'identité du pupille avait été arrachée.

Bien mieux. Le tiroir de la directrice, pourtant fermée à clés, avait été ouvert sans traces d'effraction. La fiche individuelle de l'enfant avait été soustraite parmi les autres, et avait disparu. Le mystérieux visiteur s'était emparé du trousseau de clés qui était placé dans ce tiroir, et, grâce à ces clés, s'était introduit dans le magasin de vêture, contigu à la pouponnière. Les rayons avaient été bouleversés. L'inventaire n'avait pu encore établir si quelque layette avait été dérobée. Mais chaque constatation nouvelle rendait plus inexplicable l'extraordinaire énigme.



La population ne se sentira soulagée qu'une fois le monstre arrêté et jugé au Palais de Justice de Châlons (à droite).

par-dessus cette clôture et passer l'échelle à l'intérieur du foyer ? Comment, emportant l'enfant, avait-il sauté dans le vide ? On trouva l'endroit où l'échelle avait été dérobée. C'est à huit cents mètres de là, sur la route de Reims, dans le jardin d'une rentière...

On peut estimer à quelque deux cents mètres la distance qui sépare le foyer du champ où fut retrouvée la fillette. Un petit mur, facile à franchir celui-là, borde la route. Avant que le blé fût fauché, on pouvait suivre la trace du misérable à travers les épis.

Le rapt avait eu lieu vers une heure du matin, sans doute. A cette heure-là, tout est désert dans ce coin de Châlons. Les derniers permissionnaires ont réintégré les casernes voisines. L'asile des vieillards est silencieux. La maison des aliénés n'est plus qu'une masse sombre derrière ses jardins et ses champs de culture. Le ravisseur pouvait, presque sans risque, emporter dans ses bras l'innocente victime, pénétrer dans le champ de blé que ne défend aucune clôture, s'accroupir, commettre son acte abominable et disparaître.

Mais quel est ce ravisseur ? Quel est son mobile ? Sadisme ou vengeance ? C'est là que la raison se perd, que l'imagination vacille devant tant d'horreur. Un fou eût ravi un enfant, au hasard, et n'aurait pas pris la peine de soustraire sa fiche individuelle, d'arracher la page de renseignements du registre d'entrée. Un individu, voulant assouvir un atroce désir de vengeance, aurait tué l'enfant, ou l'aurait fait à jamais disparaître. Celui-là espérait-il, en l'abandonnant dans un champ de blé dont une partie était coupée, que la faucheuse allait, en passant, broyer le petit corps déjà souillé ? Quoi qu'il en soit, on revient toujours à cette angoissante et lancinante question : quel est le mobile ?

J'ai pu — non sans peine — retrouver la trace de la mère qui, il y a huit mois, confia à l'Assistance Publique la fillette qu'elle venait de mettre au monde à la maternité de Châlons-sur-Marne.

C'est une Polonaise — Marja Wnuk — qui, depuis quatre ans, travaille comme ouvrière agricole chez un fermier des environs de Vitry-le-François, M. Lefèvre. Elle avait appris, le matin même, par ses maîtres, l'affreux attentat dont avait été victime, deux jours avant, la malheureuse petite Janine, fruit d'amours anciennes et rompues. Elle ne savait pas encore ce que je savais depuis peu de temps : Janine était morte l'après-midi. Le pauvre bébé n'avait pu survivre à son odieuse blessure.

Marja Wnuk était aux champs, occupée, elle aussi, à faucher les blés, lorsque je parvins à la rejoindre. Elle me conta son triste roman. Venue en France, comme tant de compatriotes, pour y gagner un pain que lui refusait sa terre natale, elle avait fréquenté un autre Polonais, Stéphan Kipuda, ouvrier agricole comme elle. De cette idylle sous le ciel d'exil, elle avait eu deux enfants : un petit garçon actuellement âgé de deux ans ; une fillette, Janine, qu'elle avait confiée à sa naissance à l'Assistance Publique.

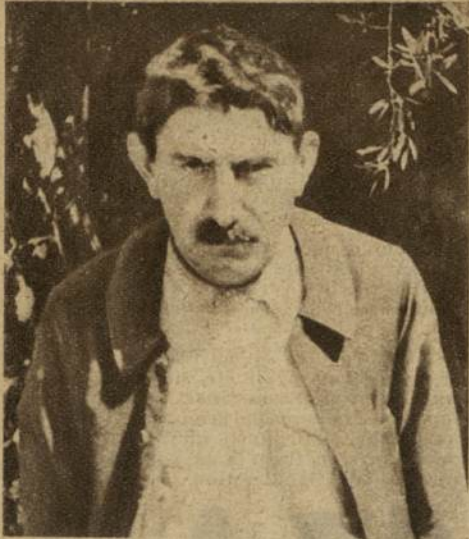
Mais, quelques mois avant, Stéphan, le père, avait disparu, laissant entendre qu'il retournait en Pologne. En vérité, sa disparition s'était accompagnée de circonstances fort étranges.

A la même époque, la cultivatrice qui employait le Polonais avait été, une nuit, victime d'une tentative d'assassinat. Stéphan avait été soupçonné. Lorsque la gendarmerie se mit à sa recherche, elle apprit qu'il avait précipitamment pris le train à la gare de Vitry-le-François, dans la direction de Strasbourg.

Marcel MONTARRON.

(Reportage photographique « DÉTECTIVE » J.-G. SÉRUZIER.)

L'abondance des matières nous oblige à ajourner cette semaine
Graines au vent
 l'émouvante enquête de
JACQUES DYSSORD
 sur les enfants abandonnés



Le mari de Louise n'ignorait pas que sa femme avait plusieurs amants.



En voyant les gendarmes, Jeannine (ci-dessus) eut peur et prit la fuite.



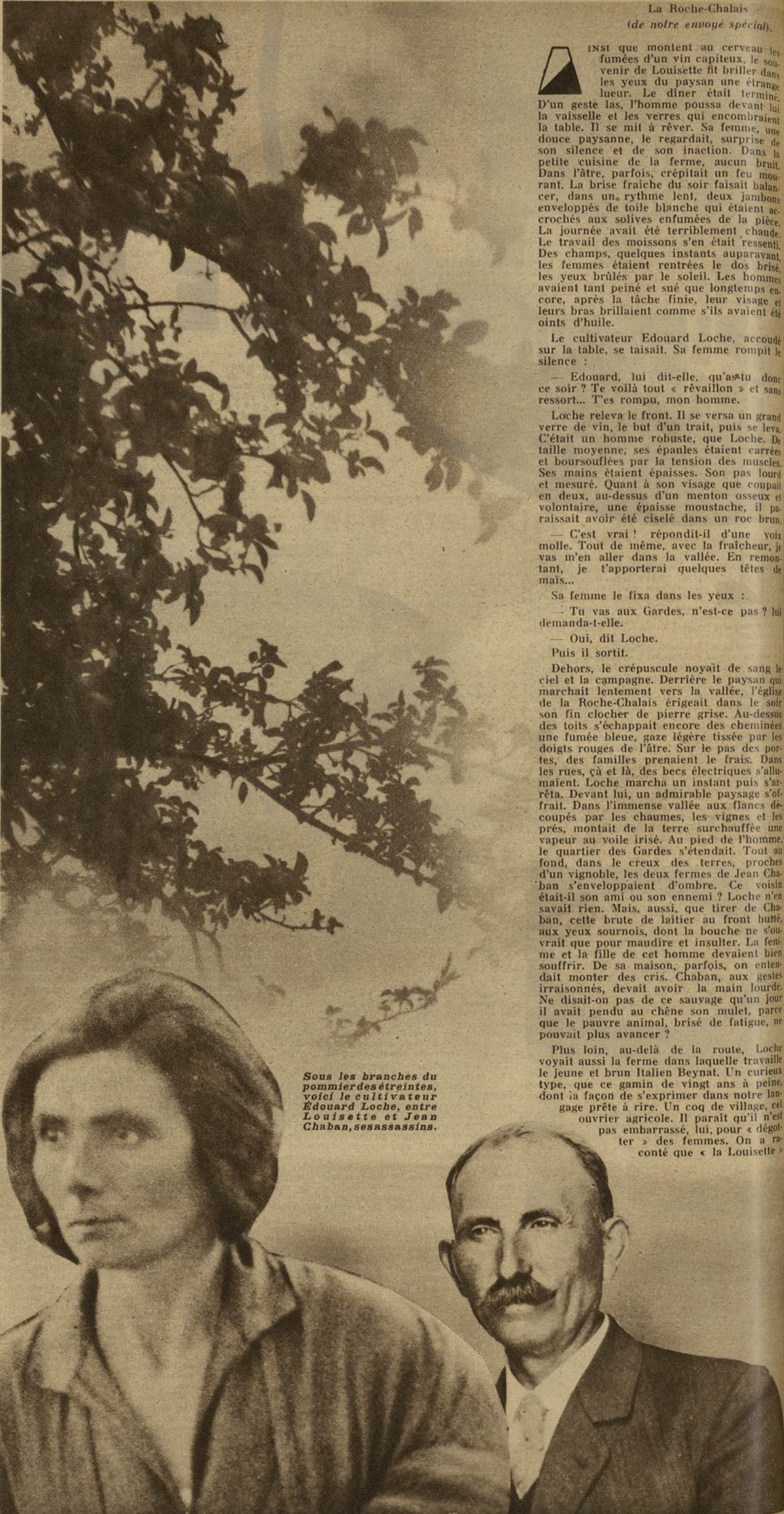
L'intrigue, commencée aux champs se terminait sous le pommier d'amour.



Les gendarmes retirent, avec la brouette, le tragique chemin.



« La Louise » se plia docilement à l'interrogatoire des magistrats.



Sous les branches du pommier des étreintes, voici le cultivateur Edouard Loche, entre Louise et Jean Chaban, ses assassins.



AINSI que montent au cerveau les fumées d'un vin capiteux, le souvenir de Louise fit briller dans les yeux du paysan une étrange lueur. Le dîner était terminé. D'un geste las, l'homme poussa devant lui la vaisselle et les verres qui encombraient la table. Il se mit à rêver. Sa femme, une douce paysanne, le regardait, surprise de son silence et de son inaction. Dans la petite cuisine de la ferme, aucun bruit. Dans l'âtre, parfois, crépitait un feu mourant. La brise fraîche du soir faisait balancer, dans un rythme lent, deux jambons enveloppés de toile blanche qui étaient accrochés aux solives enfumées de la pièce. La journée avait été terriblement chaude. Le travail des moissons s'en était ressenti. Des champs, quelques instants auparavant, les femmes étaient rentrées le dos brisé, les yeux brûlés par le soleil. Les hommes avaient tant peiné et sué que longtemps encore, après la tâche finie, leur visage et leurs bras brillaient comme s'ils avaient été oints d'huile.

Le cultivateur Edouard Loche, accoudé sur la table, se taisait. Sa femme rompit le silence :

— Edouard, lui dit-elle, qu'as-tu donc ce soir ? Te voilà tout « révaillon » et sans ressort... T'es rompu, mon homme.

Loche releva le front. Il se versa un grand verre de vin, le but d'un trait, puis se leva. C'était un homme robuste, que Loche. De taille moyenne, ses épaules étaient carrées et boursoufflées par la tension des muscles. Ses mains étaient épaisses. Son pas lourd et mesuré. Quant à son visage que coupait en deux, au-dessus d'un menton osseux et volontaire, une épaisse moustache, il paraissait avoir été ciselé dans un roc brun.

— C'est vrai ! répondit-il d'une voix molle. Tout de même, avec la fraîcheur, je vas m'en aller dans la vallée. En remontant, je t'apporterai quelques têtes de maïs...

Sa femme le fixa dans les yeux :

— Tu vas aux Gardes, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle.

— Oui, dit Loche.

Puis il sortit.

Dehors, le crépuscule noyait de sang le ciel et la campagne. Derrière le paysan qui marchait lentement vers la vallée, l'église de la Roche-Chalais érigée dans le soir son fin clocher de pierre grise. Au-dessus des toits s'échappait encore des cheminées une fumée bleue, gaze légère tissée par les doigts rouges de l'âtre. Sur le pas des portes, des familles prenaient le frais. Dans les rues, çà et là, des becs électriques s'allumaient. Loche marcha un instant puis s'arrêta. Devant lui, un admirable paysage s'offrait. Dans l'immense vallée aux flancs découpés par les chaumes, les vignes et les prés, montait de la terre surchauffée une vapeur au voile irisé. Au pied de l'homme, le quartier des Gardes s'étendait. Tout au fond, dans le creux des terres, proches d'un vignoble, les deux fermes de Jean Chaban s'enveloppaient d'ombre. Ce voisin était-il son ami ou son ennemi ? Loche n'en savait rien. Mais, aussi, que tirer de Chaban, cette brute de laitier au front buté, aux yeux sournois, dont la bouche ne s'ouvrait que pour maudire et insulter. La femme et la fille de cet homme devaient bien souffrir. De sa maison, parfois, on entendait monter des cris. Chaban, aux gestes irraisonnés, devait avoir la main lourde. Ne disait-on pas de ce sauvage qu'un jour il avait pendu au chêne son mulet, parce que le pauvre animal, brisé de fatigue, ne pouvait plus avancer ?

Plus loin, au-delà de la route, Loche voyait aussi la ferme dans laquelle travaillait le jeune et brun Italien Beynat. Un curieux type, que ce gamin de vingt ans à peine, dont la façon de s'exprimer dans notre langage prête à rire. Un coq de village, cet ouvrier agricole. Il paraît qu'il n'est pas embarrassé, lui, pour « dégouter » des femmes. On a raconté que « la Louise »

LE POMMIER DES ÉTREINTES

— A mort ! A mort ! Les assassins !...

■ ■ ■

Depuis que Beynat était incarcéré, la population de la Roche-Chalais avait assisté à un curieux phénomène qui n'avait pas manqué de l'étonner d'abord, de l'intriguer ensuite.

Voilà-t-il pas, en effet, que le taciturne et muet Jean Chaban, était devenu, tout à coup, sociable, souriant et loquace. A qui voulait l'entendre, il racontait avec forces détails comment l'italien et Louise avaient pu assassiner « ce pauvre Loche ».

— Ah ! disait-il, nous n'en sommes qu'au début de l'enquête. Avant peu de jours, vous allez assister à un drôle de coup de théâtre. A la suite de nouvelles constatations, de l'autopsie du corps de la victime, opération qui devait révéler que Loche avait été assassiné, frappé à la tête par trois coups de barre de fer, dont le dernier avait été donné avec une force inouïe, après avoir entendu une fois encore les déclarations de Beynat, le capitaine Coste et les gendarmes de la Roche-Chalais furent convaincus que Louise avait menti en accusant l'italien, et qu'elle avait sacrifié ainsi, pour sauver le véritable auteur du forfait, un malheureux innocent.

L'enquête fut donc reprise à son point de départ. Pour obtenir de nouveaux aveux de Louise, ce ne fut point aisé. Aux questions qui lui furent posées, invariablement la paysanne soutint que Loche avait bien été tué par Beynat. Cependant, lorsque les gendarmes arrivaient parfois à prouver à l'inculpée qu'elle mentait Louise fermait les yeux, jetait les mains devant elle comme pour repousser une horrible vision, puis, sous le coup d'une terreur insurmontable, elle criait parmi les sanglots :

— Non, non ! je ne peux pas parler ; j'ai trop peur. Mes pauvres petits !...

Un matin, enfin, le capitaine Coste devait obtenir de la misérable, torturée sans doute par le remords, une version du crime que l'on tient aujourd'hui comme seule exacte. Cette déclaration, la voici :

— Je jure sur la tête de mes deux enfants, commença par déclarer Louise, que les mots que je vais prononcer sont l'expression même de la vérité, de toute la vérité. Beynat est innocent. Voici comment le crime a été perpétré. Lundi soir, vers 23 heures, j'avais rendez-vous avec Loche, sous le pommier où, tant de fois, je me suis donnée aux hommes qui avaient bien voulu ne pas me mépriser. Ce rendez-vous devait être le dernier. J'avais décidé, en effet de rompre avec mon amant, afin de me soustraire à ses désirs toujours plus violents et, surtout, pour ne pas lui voir faire quelque bêtise pour moi. Bref, ce soir-là, après avoir couché mes deux enfants, j'allais sous le pommier auprès duquel broutait ma chèvre. Cette bête était enchaînée à une souche, j'avais gardé près de moi le piquet de fer qui me servait, dans le jour, pour l'attacher en plein champ. La nuit était chaude, j'étais assise dans la bruyère lorsque je vis s'avancer vers moi la silhouette de Loche. En arrivant, il se coucha à mes côtés. Je fus docile. Mais, ensuite, je lui fis part de ma résolution, c'est-à-dire de le quitter. Alors, comme un fou, Loche bondit sur moi. Dans l'étau de ses mains, j'entendis craquer mes os. « Comment ! comment ! rugit-il ; tu veux me quitter ; m'abandonner ! Moi je ne veux pas ! » Sur le sol, j'étais écrasée par son corps. Il tenta de me posséder une fois encore. J'étais écourée. Au cours de la lutte, ma main ren-

contra dans l'herbe le piquet de fer ou j'attachais ma chèvre. Je m'en saisis et, avec cette barre, de toutes mes forces, je frappai mon amant au milieu du front. Blessé, il poussa un long cri, puis il se leva et, le corps plié en deux, tenta de s'éloigner. Je le frappai une deuxième fois sur la tête. Le malheureux s'éroula alors sur le sol. A ce même instant, ayant entendu mes enfants m'appeler, j'allai dans leur chambre pour les endormir. Je revins au pommier. Près de cet arbre, je vis un homme debout. Je crus que c'était Loche. Hélas ! C'était Jean Chaban qui me dit d'une voix étouffée : « Malheureuse, qu'as-tu fait là ? Il faut maintenant que nous fassions disparaître le cadavre. » Loche, couché sur le ventre, était mort, en effet. Lorsque je l'avais quitté, il n'était que blessé. Sur une brouette, tous deux, l'un poussant, l'autre tirant, nous avons transporté le corps auprès du chêne où vous l'avez découvert. Cet endroit, c'est Chaban qui l'a choisi en me disant : « Le mort étant découvert à proximité de la demeure de Beynat, tout le monde supposera que c'est l'italien qui a fait le coup. » Avant de me quitter, Chaban me menaça de mort si je parlais sur ce qui s'était passé au cours de cette atroce nuit.

A la suite des déclarations de Louise, Beynat fut libéré aussitôt, tandis que les gendarmes arrêtaient chez lui Chaban.

Lundi dernier, le Parquet de Ribérac se transporta à nouveau au quartier des Gardes où il procéda, en présence de Louise, de Chaban, ainsi que de tous les habitants du village, à une reconstitution du crime. Docile, sans protester, « la Louise » se plia à l'interrogatoire serré des magistrats. Quant à Chaban, qui ne cesse de protester de son innocence, c'est avec un sourire narquois et méprisant qu'il a invoqué toutes les raisons, tous les alibis sur lesquels il comptait pour être disculpé immédiatement. Malheureusement, la plupart de ses déclarations, contrôlées aussitôt, devaient s'avérer inexactes ou mensongères.

Sa fillette affirme que, le soir du crime, son père, à l'encontre de son habitude, n'était pas chez lui. De plus, le prévenu n'a pu expliquer aux magistrats l'origine d'une blessure encore fraîche qu'il portait au front. Un de ses pantalons, celui-là même dont il était vêtu le lundi 9 juillet, le jour du crime, est maculé de sang.

Chaban, quand il se défend d'avoir tué Loche, est-il sincère ou bien ment-il effrontément ? Cet homme est-il une nouvelle victime des mensonges de Louise ? Ou bien faut-il voir en lui la brute qui surgit, tout à coup, de l'ombre, et qui, ayant à assouvir on ne sait quelle vengeance, quelle jalousie contenue, quelle haine féroce, voyant son ennemi blessé et râlant au pied d'un pommier, l'achève en lui fracassant la tête d'un dernier et terrible coup de barre de fer ? Tout est possible.

Dans le crime de la Roche-Chalais, j'ai découvert bien des basses intrigues, de la lâcheté, de l'horreur ; j'ai vu, près de la tombe de la victime, sa veuve effondrée. Mais nulle part, je n'ai sondé autant de douleur, profonde et sincère, qu'en voyant sangloter la petite Jeannine blottie, comme un oiseau blessé à mort, contre la poitrine de son grand frère.

Maurice AUBENAS.

(Reportage photographique « DÉTECTIVE MARCEL CARRIÈRE »)

Remis en liberté, le jeune Italien Beynat a le sourire, car il l'a échappé belle.



sin d'un homme à qui jamais personne ne connut ni seul ennemi ? Seul, Jean Chaban croyait au crime. Aussi est-ce lui qui, le mardi, dans le courant de l'après-midi, déclara à Mme Loche :

— Il ne faut pas laisser cette histoire là. Si Edouard n'est pas rentré, c'est que, à mon avis, il a été assassiné. Son corps, il faut le chercher, dans le quartier des Gardes. De ce pas, je m'en vais avertir les gendarmes.

Ce qu'il fit, accompagné de M. Baude.

Quelques heures plus tard, suivant une première piste, les gendarmes pénétraient chez Louise Blanché.

Tout d'abord, aux questions qui lui furent posées, Louise répondit qu'il était exact qu'elle était une femme passionnée, dont les intrigues, ébauchées dans un champ, se terminaient le plus souvent sous le pommier de la ferme. Ses amants étaient nombreux. Elle en avait encore quatorze ou quinze dans le pays ; autant d'hommes qui venaient dans la nuit, chez elle. Parmi eux, il y avait Loche, Chaban, l'italien Beynat. Et puis ?... En voilà-t-y une affaire !...

Quand à la disparition de Loche, elle ignorait tout. A ce sujet, elle ne savait pourquoi elle était interrogée.

Cependant, lorsque les gendarmes lui eurent appris qu'elle avait été vue sous le pommier, dans la soirée de lundi, en compagnie de Loche, la misérable baissa la tête et s'éroula sur une chaise. Longtemps, elle resta immobile, la bouche close, les yeux secs. Enfin, ainsi qu'un automate, elle se leva, prit dans un meuble un encrier, un porte-plume, une feuille de papier, et se mit posément à écrire. Sa lettre terminée, elle la plia soigneusement et, brusquement, éclata en sanglots, s'écriant, d'une voix déchirante :

— Mes enfants, mes pauvres enfants !

Puis elle remit sa lettre à un gendarme. D'après sa déclaration écrite, son amant Loche avait été tué par Beynat, alors qu'il sortait de chez elle. L'italien l'avait assommé à coups de barre de fer. Loche tué, Beynat, sous menace de mort, lui avait demandé de l'aider à faire disparaître le cadavre. Passive, elle avait obéi. Sur une brouette, ils avaient, à travers champs, transporté le mort à plus de huit cents mètres de là, dans un bosquet de chêne situé au fond de la vallée, presque sous les fenêtres de la ferme où demeure Beynat. Quelques instants plus tard, sur les indications de Louise, le corps de Loche, à demi décomposé et rongé par les vers, était découvert au pied d'un gros chêne.

Dans la soirée, le Parquet de Ribérac, représenté par MM. Valle, procureur de la République, Chartier, juge d'instruction, et le capitaine de gendarmerie Coste, arrivait à la Roche-Chalais. Il fit procéder à l'arrestation de Louise Blanché et de l'italien Beynat qui, voyant ses poignets encerclés par les menottes, éclata en sanglots, hurlant son innocence. En peu d'instants, la nouvelle de la découverte du corps de Loche suivie d'une double arrestation fut connue dans le pays. Bientôt, des milliers de personnes se transportaient sur les lieux du crime. Cette foule devait assister à une pénible opération de justice, première reconstitution du meurtre qui exigeait que Beynat prit dans ses mains la barre de fer avec laquelle il avait, soi-disant, assassiné Loche, et simulât sur le cadavre les gestes horribles qu'il avait accomplis. Le malheureux pleurait toujours à gros sanglots. Il refusa de se saisir de la barre de fer. Et tandis que Louise jurait que l'assassin était bien Beynat, celui-ci se débattait entre les mains des gendarmes en criant à tue-tête :

— Misérable ! comme tu te venges de mon dédain, de mon refus de t'aimer ; ce n'est pas moi qui ai tué cet homme et tu le sais bien, Louise. Aujourd'hui, en m'accusant de ce crime, c'est ma pauvre mère que tu tués également !

Les automobiles qui, ce jour-là, conduisaient Louise et le jeune étranger à la prison de Périgueux étaient loin déjà que l'on entendait encore hurler, dans la campagne, les cris de :

lui avait même proposé de l'aimer un soir. L'italien aurait, paraît-il, refusé et se serait en allé en éclatant de rire.

Ah ! Louise !... A l'évocation de ce nom, Loche détourna la tête. A sa droite, il put distinguer encore, dans le demi-jour, tout en haut d'un dos d'âne derrière lequel est blottie la ferme des Joanne, une petite maison enfouie sous les pins, les chênes et les arbres d'un maigre verger. C'est là qu'habite sa maîtresse, Louise Blanché.

Que n'a-t-on pas dit dans le village sur le compte de cette femme ? Pourtant, lui, Loche, que ne ferait-il pas pour elle ? Ce soir, comme de coutume, il allait vers elle et bientôt, sous le pommier où il pouvait voir brouter la chèvre de son amie, il enlacerait Louise de ses robustes bras, et tous deux iraient rouler, en éclatant de rire, sur le doux matelas des fougères.

Mais, malgré l'ardent désir qui lui tenait la chair, il ne fallait point qu'il presse le pas. La nuit n'était pas encore complète. L'ombre lui était propice pour ses rendez-vous clandestins. De plus, il n'apercevait pas encore, sous le feuillage vert du pommier aux étreintes, la silhouette de sa maîtresse.

Si jamais, à la Roche-Chalais, on avait eu vent de son intrigue avec Louise, et si l'on connaissait l'amour qu'il vouait à cette femme, quelles gorges chaudes ne ferait-on pas. Aimer « la Blanché » ? Quelle folie ! Une femme de trente-cinq ans, sans grâce, sans beauté, n'ayant aucune intelligence, mariée, mère de deux enfants : Jeannine, une jolie gamine de sept ans, et André, un gars de onze ans.

Aimer Louise ! Une femme « maigre comme un coucou », noire comme jais, n'ayant pour elle et pour toute beauté que deux yeux de braise, dans lesquels s'allument, parfois, d'étranges lueurs. Quant à sa conduite, mieux vaut ne pas en parler. Ses amants sont nombreux. Comme elle ne peut les recevoir chez elle, en présence de sa famille, c'est sous le fameux pommier qu'elle va goûter à leur étreinte.

Elle est bien critiquée, cette grande amoureuse. Il paraît que Chaban fait d'elle ce qu'il veut. Calomnie que tout cela. Loche est seul à être aimé et désiré de Louise. Malgré ses cinquante-six ans, il est encore un vaillant coureur de jupons. Il a, d'ailleurs, eu le nez creux comme canne à pêche, d'arracher Louise des bras impuissants de son imbécile de mari et de la faire vibrer dans ses poignes de mâle. Et puis, qu'importe !... Bavardez, femmes du village. Trouvez, si cela vous plaît, tous les défauts à « la Louise » ; faites d'elle un monstre. Tout cela, ménagères pudiques et sans élans passionnés, n'arrivera jamais à faire oublier, à l'homme qui l'a déjà prise, le doigt et l'art que ce souillon apporte dans le jeu de l'amour, sous le pommier aux fruits verts.

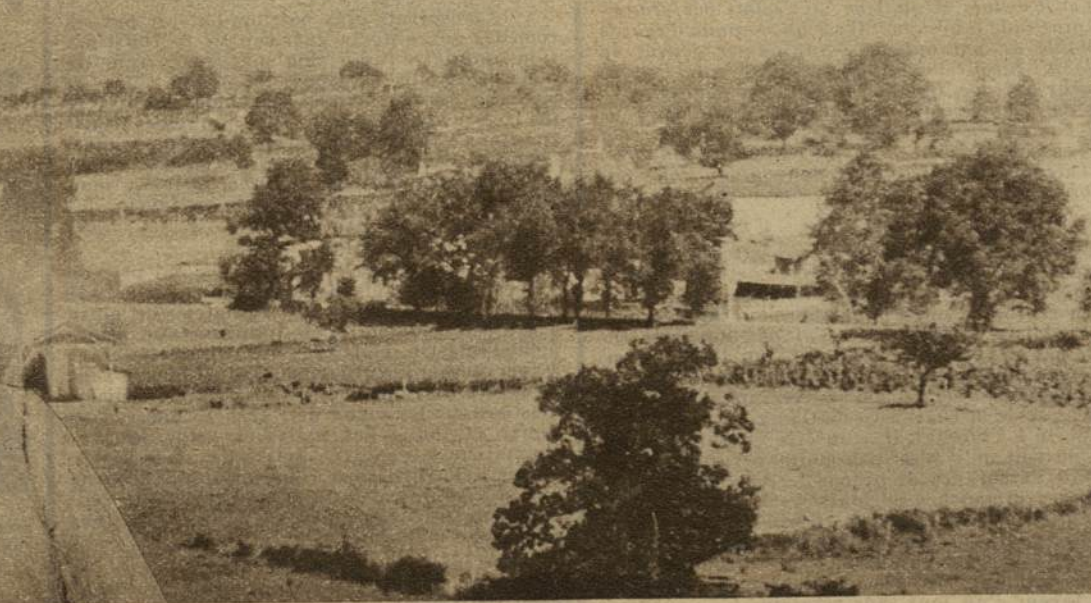
Loche, rêvant toujours, s'enfonça dans la nuit.

■ ■ ■

— Allons, Louise ! Assez de mensonges ! Dis-nous où se trouve caché le cadavre de Loche ton amant ?

Quelques minutes auparavant, au cours de la chaude matinée de mercredi 11 juillet dernier, le chef de brigade de gendarmerie de la Roche-Chalais et ses hommes avaient fait irruption dans la sombre cuisine de la ferme Blanché. A la vue des uniformes, les deux enfants de la maison, Jeannine et André, s'étaient enfuis dans la grange. Seule, leur mère, les avait reçus chez elle.

Depuis deux jours, dans le village, la disparition du riche propriétaire Edouard Loche troublait les esprits et faisait naître l'angoisse. A partir de lundi soir, jour où le cultivateur avait quitté sa femme en lui disant qu'il allait dans la vallée, où donc cet homme était-il passé ? Fallait-il croire qu'il avait été assassiné ? Allons donc ! Dans un pays aussi paisible, où tout le monde se connaît, où tout le monde travaille aussi, qui donc pouvait être l'assas-



Faits Divers

Film hebdomadaire, par Marius Larique



Elle tenait en main un couteau de cuisine.

Lundi Mme veuve Desgranges, de Chambéry, s'était remariée, voici deux ans, avec le maçon Rasbolini, gardant auprès d'elle sa fille Clémentine, âgée de dix-neuf ans. Clémentine était une jeune fille très sage qui aimait bien sa mère. Mais elle aimait moins son beau-père, lequel, d'ailleurs, n'avait pas bon caractère. De fréquentes disputes éclataient entre les deux époux, et Mlle Clémentine devait intervenir pour les apaiser. Après quoi, elle retournait mélancoliquement à ses ouvrages de couture, ou même à la cuisine, car sa mère lui avait enseigné l'art d'être une parfaite ménagère. Dans la soirée du 15 juillet, Rasbolini rentra chez lui de méchante humeur et trouva sa femme au lit. Il voulut la faire lever. Elle refusa. Alors, il arracha de la couche conjugale les draps, les couvertures et jusqu'au matelas. Puis il saisit sa femme elle-même par la gorge et se mit en devoir de l'étrangler. A ce moment, parut Clémentine, qui venait de la cuisine. Elle tenait à la main un long couteau. Elle en frappa son méchant beau-père, qui s'écroura, ensanglanté. Quand la police arriva, c'est au pied du mur qu'elle trouva le maçon. Parents, ne laissez pas les couteaux de cuisine aux mains innocentes des jeunes filles !



Le charriot de la pompe servit de corbillard

Mardi Je n'étais pas hier à Wignehies, petite ville de l'arrondissement de Fourmies, et je le regrette, car on s'y est bien amusé. On enterrait le lieutenant Léon Moreau, digne vieillard de soixante-quatorze ans, commandant la compagnie des sapeurs-pompiers. Devant sa maison, où son corps était exposé, les invités aux funérailles dansèrent au son des joyeuses musiques, puis le cercueil fut hissé sur le chariot de la motopompe, que l'on suivit jusqu'au cimetière, au milieu des chants et des rires. On se conformait strictement aux vœux du mort, qui, faisant sienne la morale du bon La Fontaine, entendait « sortir de la vie ainsi que d'un banquet ». Suivi des notabilités du pays, du conseil municipal de Wignehies et des délégués des sapeurs-pompiers de la région du Nord, trainé gaiement sur sa pompe, transformée sous les fleurs en un riant corbillard, cet ami de la vie a fait chez les morts une entrée dépourvue de tristesse. On en parla sous le chaume bien longtemps, et l'on sait peu de fêtes, dans la contrée, qui aient attiré une affluence aussi joyeuse. Après tout, de tels sentiments sont très compréhensibles chez un ancien officier de pompiers : il n'aimait pas les pompes funèbres !



Il ne reste plus que des parents éplorés.

Mercredi Il y a quelques jours, en rade de Toulon, un obus partait tout seul d'un navire de guerre et s'en venait faucher trois vies humaines à bord de l'Albatros. Hier, sur le champ de tir de Maisons-Laffitte, où s'exerçaient une trentaine de dragons, un obus éclatait spontanément, couchait morts six soldats et en blessait vingt-trois. Il paraît que le meurtrier engin se trouvait par hasard sur le terrain et n'appartenait pas à l'armée. C'est un brigadier, nommé Prigent, qui l'aurait ramassé, examiné et jeté imprudemment sur le sol où l'explosion se produisit. Ce n'est pas l'infortuné Prigent qui viendra démentir ce récit, car le malheureux fut la première victime de ce déplorable accident. Il convient d'ajouter que le ministre de la Guerre, qui s'est rendu à l'hôpital de Saint-Germain, au chevet des blessés, a ordonné qu'une enquête fût ouverte et qu'elle fût menée — c'est écrit ! — avec la dernière énergie. Quelques jours plus tôt, le ministre de la Marine avait agi exactement de même au sujet de l'accident de Toulon. *Similia similibus...* On peut être tranquille sur les suites de cette double manifestation de l'autorité gouvernementale. Car, on le sait, la fatalité a bon dos !



La maison où se déroula le drame brutal.

Jeudi Une jeune fille de vingt-deux ans ne s'entend pas avec sa mère. De plus, elle est neurasthénique. A trois reprises, elle tente de se suicider. On la place dans une maison de santé, où elle demeure six semaines. A sa sortie, elle fait un voyage dans le Midi, puis revient à Paris, mais refuse de revenir habiter avec sa mère. Cela ne l'empêche pas de la revoir. Les deux femmes se heurtent. La jeune fille profère des menaces. La mère, inquiète, demande à la Préfecture de police de surveiller sa fille. On file celle-ci. On découvre son adresse. Elle l'apprend et vient faire de véhéments reproches à sa famille. Claquant la porte, elle repart. Puis elle tire de son corsage un revolver qui y était dissimulé, et, se l'appuyant sur la tempe droite, elle presse la gâchette. C'est un suicide et voilà tout. Cela vaut cinq lignes à la rubrique des faits divers. Mais la malheureuse s'appelle Jacqueline Chautemps. Elle est la nièce de M. Camille Chautemps, comme Michel Henriot, l'assassin de Loch-en-Guidel, est le neveu de M. Philippe Henriot. Alors, on nous fournit des détails à pleines colonnes. Les hommes politiques n'ont pas de chance, en ce moment, avec leurs neveux et leurs nièces !



L'escroc G. Cachard veut fuir le châtiement.

Vendredi On arrête, à Bruxelles, le nommé Léon-Georges Cachard. C'est un nom qui ne dit pas grand-chose à personne, sauf aux lecteurs de Zola, qui seront ravis de le voir si bien porté. Cachard est, en effet, comme le disent les journaux, un complice de Stavisky. C'est lui qui dirigeait la Foncière, au temps de la splendeur du Napoléon de l'escroquerie. Je dois dire que ce n'était pas le premier venu, ni même le premier prévenu. Il avait de sérieux états de service et des antécédents propres à lui mériter la confiance du grand Alexandre. En décembre 1928, il avait été condamné à huit mois de prison par la onzième chambre correctionnelle pour abus de confiance. En mai 1931, le même tribunal le condamnait, en tant que directeur de la Banque du Poitou, à trois ans de prison pour abus de confiance et atteinte au crédit de l'Etat. Mais chaque fois il faisait appel et chaque fois il restait libre. Les magistrats, on le sait, n'avaient alors rien à refuser aux amis de Stavisky. Vint le scandale de Bayonne. Cette fois, les choses se gâtèrent : il prit le large. Maintenant, il se trouve si bien en Belgique qu'il s'oppose à la demande d'extradition du gouvernement français. Je comprends ça



La fille Marie Pringault a été arrêtée.

Samedi Yves Guillot, soldat au 159^e R. I. A., de Briançon, était bien content de venir en permission, à Vizille, auprès de ses bons parents. Il avait aussi de la joie à retrouver de braves copains, avec qui il était aisé de trinquer au cabaret. Par malheur, le Destin se présenta à lui sous les perfides apparences de la nommée Marie Pringault. Petit soldat, méfie-toi de la fille à soldats ! Guillot fut sans méfiance et suivit Marie chez elle. Mais au moment de la quitter, après de tendres embrassements, il s'aperçut qu'il avait perdu beaucoup d'argent à la belote et qu'il ne lui restait pas grand-chose pour témoigner sa gratitude à la dame. C'est un manque d'égards que ces créatures du diable ne pardonnent point. Marie courut se plaindre au grand Gobel, qui faisait un billard russe au café Perrin. N'écoutez que son honneur outragé, Gobel se lança à la poursuite de Guillot, le rencontra rue de l'Industrie, à la hauteur du Café du Château. — « Est-ce que tu vas les lâcher, espèce de paumé ? » lui cria Gobel. — « Je lâcherai peu de balle ! » riposta le permissionnaire. Alors, le méchant Gobel l'écarta d'un coup de revolver. Pour son « peu de balle », Guillot eut une balle dans la peau.



Jeunes cyclistes, attention aux camions !

Dimanche Aux abords de la maison de ses parents, avenue Pasteur, à Montreuil-sous-Bois, le petit Raymond Guillaume pédalait sur sa petite bicyclette. C'est charmant, un enfant à bicyclette, et quand j'en rencontre un, je m'arrête pour le regarder. tant son plaisir me fait plaisir. C'est que je n'ai pas une âme de chauffeur de camion. Le pauvre gosse, écrasé par l'un d'eux, ne se promènera plus jamais sur sa bicyclette. De même, un motocycliste de dix-huit ans, Jean Sombat, qui s'est rencontré avec un poids lourd à l'angle de la rue Lecourbe et de la rue Vasco-de-Gama, ne remontera plus sur sa moto. Transporté à l'hôpital, il a dû être amputé. Quand le camion opère en ville, on voit qu'il n'est pas moins néfaste que sur la route. Si encore on avait l'assurance de ne pas le rencontrer après la tombée de la nuit, ni les dimanches et jours de fêtes ! Mais le camion assassin ne connaît ni repos, ni trêve. Il roule à plein gaz : toutes les nuits et tous les jours chômés. Est-ce que les lois sur la journée de huit heures, le travail de nuit et le repos hebdomadaire ne sont pas faites pour les camions ? De grâce, accordez aux automobilistes et aux piétons la faveur d'un jour sans assassins !

Le "RADIAL-NAIN"

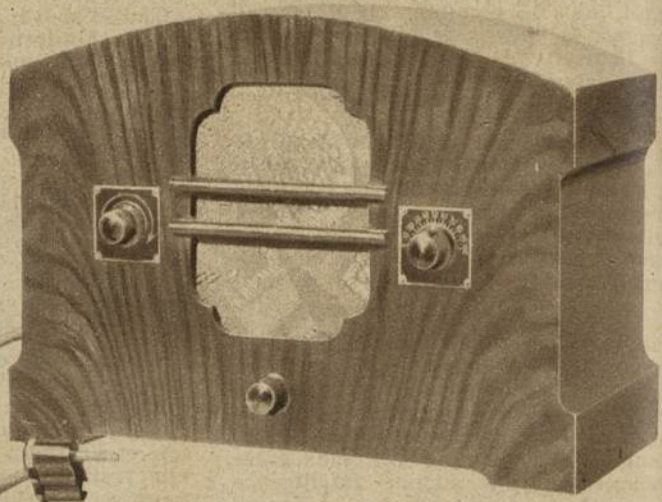
5 LAMPES

fonctionne sur tous les courants alternatifs et continus
8 JOURS A L'ESSAI
1^{er} VERSEMENT 1 MOIS APRÈS LIVRAISON

Frs 996, payables

83 fr.
par mois

Rien à payer
d'avance



Notre superhétérodyne « Radial-Nain » 5 lampes, vendu avec 1 bon de garantie d'une année, fonctionne sur tous les courants, alternatifs ou continus. Il est luxueusement présenté dans une ébénisterie noyer verni au tampon. Nous attirons votre attention sur le fait que cet appareil est PORTATIF, ce qui est la cause de son grand succès. Dimensions : 30x14x20 cm. Il reçoit sans antenne ni cadre tous les principaux postes européens en P. O. et G. O. Il est également muni d'une prise de pick-up. Son haut parleur électrodynamique est très musical. C'est un poste ayant toutes les qualités : puissance et sélectivité.

Comme tous nos articles, cet appareil vous est livré 8 jours à l'essai. Sur demande nous fournissons, pour le transporter, une valise spéciale en cuir véritable, au prix de frs 72.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GÉNÉRAL N° 46

BULLETIN DE COMMANDE D.17

Je prie la Maison Girard et Boitte, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un Radial-Nain, au prix de frs 996, que je paierai frs 83 par mois pendant 12 mois, à votre compte de chèques-postaux Paris 979.

Fait à le 193 ..

Nom et prénoms Signature :
Profession
Domicile
Département Gare

Girard & Boitte

112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

500.000 FRANCS A GAGNER

EN PARTICIPANT A LA LOTERIE NATIONALE

J'offre gratis un bon de participation payable 500.000 francs pour le gros lot sur un billet de la LOTERIE NATIONALE, à toute personne me demandant de lui dévoiler ses chances de succès dans la vie : santé, fortune, amour, etc. Demandez-moi un essai gratis et comment avoir cette participation permettant de gagner 500.000 francs.

Ecrivez-moi de suite en indiquant votre date de naissance : Prof. MICHEL, 61, rue Réaumur, Paris 2^e, et joignez 3 fr. en timbres-poste pour frais.

(Cette annonce n'est valable que pour la France et ses Colonies.)

CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de
POLICE à PARIS
Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7.

Il n'espérait plus pouvoir triompher de sa constipation

Mais il a fait un « essai consciencieux » de Kruschen

Et voici la lettre qu'il vient d'écrire :
« Je n'espérais plus pouvoir obtenir par les remèdes courants la guérison de la constipation opiniâtre avec douleurs hémorroïdales dont j'étais atteint depuis longtemps déjà. Cependant, sur de chaudes recommandations, je me suis enfin décidé à faire un essai consciencieux des Sels Kruschen. Voilà deux mois que j'ai commencé et, en présence des résultats inespérés que j'ai obtenus, je fais à mon tour la plus active propagande en faveur des merveilleux Sels Kruschen. » — E. C..., Clermont-Ferrand. (Lettre n° 1.998.)

Il ne faudrait pas — d'après ce qui précède — prendre les Sels Kruschen pour un simple laxatif. Ces sels sont un régulateur de notre organisme tout entier. Ils obligent non seulement l'intestin, mais tous nos organes internes à fonctionner régulièrement, ainsi que le veut la nature. Ils sont souverains contre les maladies de foie, les maux de reins, les maux d'estomac et toutes les maladies arthritiques : rhumatismes, goutte, sciaticque, névralgies, eczéma, etc. Kruschen vous fait aussi du sang pur et vigoureux, de là vient l'étonnante sensation de rajeunissement qu'il procure à tous ceux qui l'utilisent.

Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon, 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.
MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

UN AVIS DÉSINTÉRESSÉ

On nous écrit : **J'AI MAIGRI EN 1 MOIS DE 8 KILOS**
(sans rien absorber)
J'offre gratuitement recette facile, sans danger, pour maigrir en secret, entièrement ou amincir à volonté de la partie désirée : bajoues, hanches, chevilles, seins, etc. Envoi discret sous pli fermé.
Ecrire en citant ce Journal à Madame A. MIRANDE, 75, Rue Lafayette, PARIS

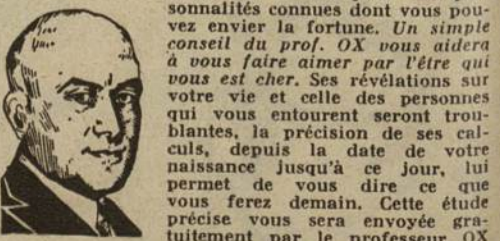
MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides par traitement nouveau, facile et discret. 1 à 3 applications. Prostate, impuissance, rétrécissement, blennorrhagie, filaments, métrite, pertes, syphilis. Le Dr consulte et répond discret. lui-même sans attente.
INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSALTY, PARIS-17^e

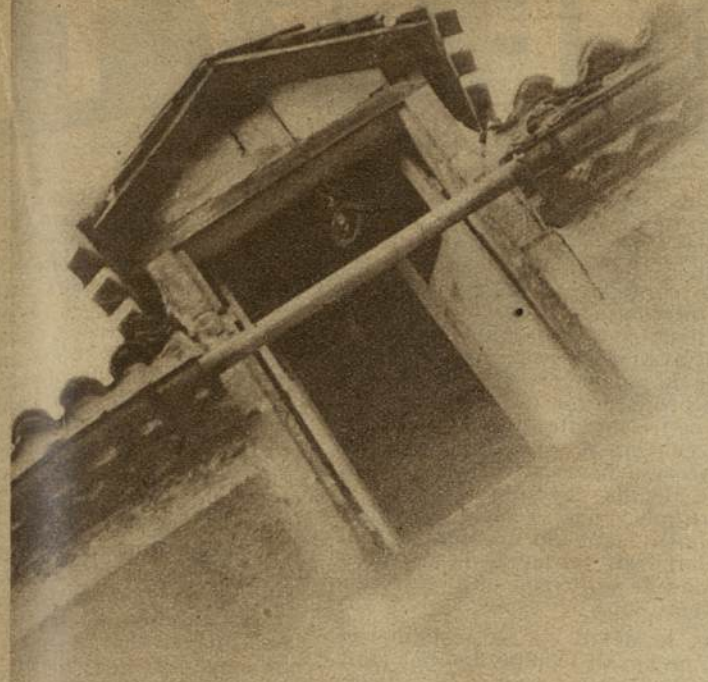
ETES-VOUS NÉ sous une Mauvaise Etoile

GRATUITEMENT

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune. Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes, la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Ecrivez-lui vos nom, prénoms, date de naissance et adresse ; joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste pour les frais de rédaction.



Professeur OX, Service 257 R
1, avenue Pilaudo, Asnières (Seine).



Son geste criminel accompli, la mégère s'enfuit, alla se réfugier dans le grenier d'une boulangerie et se cacha sous une pile de sacs vides.



Il y a un peu plus d'un an, alors qu'il se rendait à son église, le curé Bugeade (indiqué par la flèche) avait été attaqué et frappé par M^{me} Lacour.

LA GLU



Une fois pensée, M^{me} Lacour est conduite par la maréchaussée à la gare de Thiviers, pour être dirigée sur Périgueux.

Thiviers (de notre envoyé spécial).

On ne s'y trompe point ! L'amour qu'elle éprouvait pour monsieur le curé était noble et pur. Ce sentiment, cette révélation, pourrais-je dire ici, avait germé tout doucement, gentiment, en son cœur de femme humble et résignée, ainsi qu'un beau rosier aux blanches fleurs immaculées. Comme elle avait été heureuse ! Et quels beaux souvenirs cet amour, s'il avait été partagé, aurait pu laisser dans sa vie !...

Dans Thiviers, il y a de cela quelques années, lorsque l'on sut — elle ne s'était jamais gênée d'ailleurs pour le dire — qu'elle, Mme Lacour, était amoureuse de monsieur le curé Bugeade, chacun l'avait moquée et l'avait aussitôt appelée « madame l'Abbesse de Saint-Cucufa ». Quelle dureté de cœur dans cette foule ! Quelle cruauté ! L'humanité ? Fi ! Ce n'est qu'un nid de serpents.

Il est vrai que les autres n'étaient pas en elle pour savoir comment cela s'était produit ; et aussi comment, un matin, au cours d'une procession, le beau cierge blanc qu'elle portait, et qui aurait pu faire office de paratonnerre, ne l'avait cependant point préservée du coup de foudre.

Ce jour-là, pour la première fois, elle avait vu le curé doyen de la paroisse, M. Bugeade, qui venait de prendre à Thiviers ses nouvelles fonctions. Elle lui avait parlé. Il lui avait répondu d'une voix douce. Puis, elle avait été à la cure pour y travailler et aider le nouvel arrivant à ne pas être dans la gêne.

— Les hommes, voyez-vous, même lorsqu'ils portent une robe, n'ont aucun soin de leur ménage, de leur linge ; ils se nourrissent mal. Chez eux, vraiment, une femme n'est jamais de trop !...

Au domicile de M. le curé, durant de longs mois, elle était retournée presque chaque jour, raccommodant cette soutane, reprisant ce surplis, passant à la pâte à briller le Christ de cuivre, rinçant les burettes et mouchant les chandelles. A cette époque heureuse, elle s'était plu à faire goûter au doyen toute la gamme des plats délicats dont elle connaissait le secret. Elle lui fit manger même, malgré son

goût pour l'abstinence, d'exquises crèmes renversées, des tartes aux pommes et d'odorants pets de nonnes. D'un pareil sacrifice, elle avait escompté recueillir, en plus des sentiments que M. Bugeade paraissait éprouver à son égard, un peu d'attachement et une éternelle reconnaissance.

Oh ! elle ne demandait pas l'impossible. Mon dieu ! elle n'allait pas jusqu'à supposer qu'un jour M. le curé aurait jeté sa robe aux orties pour l'épouser. Quoique, cependant, après ce qui s'était passé entre eux et bien qu'elle eut cinquante-deux ans lors de leurs premières relations, flûte de bois de flûte de bois ! s'il avait été un honnête homme, il aurait dû le faire.

Mais allez donc demander pareille gentillesse à un prêtre habité par le diable !

En réalité, cet homme n'avait toujours éprouvé pour elle qu'un profond mépris, et c'est ainsi qu'un matin, alors qu'elle venait d'arriver chez lui, il l'avait flanquée brutalement à la porte.

Devant tant de déception, d'amertume, sa douleur avait été immense, mais de courte durée. Puisqu'elle avait été traitée comme une fille des rues, comme une folle même, par ce grand dédaigneux sans beauté ni grâce, le traître allait connaître désormais ce que peut une femme dans le cœur de laquelle le rosier de l'amour a fait place aux chardons.

Ah ! la haine d'une délaissée, monsieur le curé, c'est les fourches de l'enfer.

Ce n'est point difficile pour une femme, quand elle sait bien s'y prendre, de rendre la vie intenable à un prêtre de village, serait-il l'homme le plus patient et le plus doux.

Un horrible martyre commença bientôt pour le doyen curé de Thiviers.

Dès lors, les habitants de la localité furent témoins de pénibles scènes qui devaient chaque jour se renouveler dans les rues entre Mme Lacour et M. Bugeade.

De la messe basse à l'angélus, le malheureux prêtre devait trouver sur son chemin une véritable furie qui lui jetait à la face l'insulte et l'anathème.

Demeurant loin de sa victime, Mme Lacour déménagea un jour et vint habiter dans une maison située près de l'église. Ainsi, de ses fenêtres, les jours de pluie, elle pouvait au passage insulter tout à son aise le malheureux curé qui devait s'estimer heureux lorsqu'il n'avait pas reçu sur la tête un seau d'ordures ou une pelletée de charbon.

Ce n'est pas tout. Au cours de la nuit, Mme Lacour, profitant de l'ombre, allait dans les rues du village, placardant çà et là des papillons qui, tous, mentionnaient les horreurs que lui avait fait subir, à elle, femme douce et naïve, ce grand « saligaud » de M. le curé.

A minuit, devant le presbytère, elle s'amusa, pour tenir en éveil son adversaire, à imiter le cri de tous les animaux de la création. Une nuit même, paraît-il, elle faillit étrangler en voulant imiter le grognement du cochon.

Vint un moment où M. Bugeade, las d'être ainsi persécuté par cette femme, demanda son changement de paroisse. Sa requête ayant été agréée, il s'appretait à se présenter à ses nouvelles ouailles, lorsqu'il apprit que Mme Lacour, n'ignorant rien de ses intentions de quitter Thiviers, venait de louer une maison voisine du presbytère où il devait aller loger. Force fut donc, pour le bon abbé, de rester à Thiviers.

La glu, décidément, le tenait.

Enfin, il y a un an et demi environ, un matin, au moment où M. Bugeade allait rentrer à l'église, la mégère non apprivoisée lui sauta dessus et le frappa au visage. Oubliant la parole évangélique, le curé ne tendit pas l'autre joue. Il riposta. Ce fut une belle envolée de robes. Dans le pays, l'affaire fit grand bruit. Elle créa même deux clans politiques, où la droite et la gauche trouvaient un élément pour attiser maintes discussions.

La bataille Lacour-Bugeade eut son dénouement devant le tribunal correctionnel de Nontron, qui condamna Mme Lacour à trois mois de prison ferme. De plus, le procès lui avait coûté douze mille francs environ.

Voilà qui n'était point fait pour apaiser l'esprit belliqueux de la furie.

Sa peine de prison terminée, étant retournée dare-dare à Thiviers, cette fois-ci, elle accusa M. Bugeade de l'avoir ruinée. Pour prouver

cette affirmation, elle se fit inscrire aussitôt dans un bureau de placement, demandant à être employée, pour n'importe quel travail, au prix de trois francs par jour, plus la nourriture.

Après trois mois de calme, le curé de Thiviers venait de reprendre le pénible chemin de son calvaire.

Maintenant, à qui voulait l'entendre, Mme Lacour, qui avait déjà parlé de couper la tête au curé, de le faire rouer vif, écarteler, châtrer, annonçait, non sans emphase, qu'elle comptait le vitrioler :

— Vous allez voir comment il sera beau, disait-elle. Pan ! Une casserole d'acide sur la « gueule ». Adieu beauté !...

Le drame se produisit. Mardi matin, Mme Lacour, qui s'était rendue près de Périgueux pour assister au grand concert donné par la Garde Royale Belge — et l'on dira encore que la musique adoucit les mœurs — prit de très bonne heure un taxi pour rentrer à Thiviers.

Dès son arrivée, tandis que l'angélus sonnait encore, elle entra dans l'église et s'arrêta derrière le battant du grand portail. Là, elle sortit de dessous ses vêtements une bouteille d'un litre remplie de vitriol, qu'elle vida dans une boîte en fer blanc. Ceci fait, elle posa tranquillement la bouteille vide près d'elle, et la boîte de conserve en mains, elle attendit.

Sa patience ne fut point mise à une longue épreuve. Quelques minutes après arrivait M. le curé Bugeade qui venait dire la première messe. En le voyant, la mégère bondit sur lui et lui lança au visage le vitriol. Dans un geste instinctif, le curé essaya de repousser Mme Lacour et rejeta vers elle une partie du liquide corrosif qui atteignit la vitrioleuse au côté droit du visage. Il y eut bataille. Le curé et son agresseur roulèrent sur le sol. A un moment de la lutte, Mme Lacour s'étant assise dans une flaque de vitriol poussa un grand cri, puis, ayant réussi à se dégager des mains

de sa victime, s'enfuit, traversa en courant la place de l'église et alla chercher un refuge dans le grenier d'une boulangerie où elle se glissa sous une pile de sacs vides.

Ses mains plaquées sur son visage atrocement brûlé, M. Bugeade hurlait de douleur. Bientôt, il s'éroulait dans les bras des premiers sauveteurs accourus à ses cris. D'urgence, le blessé fut transporté chez un médecin de la ville où il reçut les premiers soins. Quelques minutes plus tard, la gendarmerie, alertée, arrêtait Mme Lacour, dont l'état n'est pas grave.

Il n'en est pas de même de sa victime qui souffre de brûlures au quatrième degré sur le bas du visage et le cou. Fort heureusement, les yeux de M. Bugeade ont été protégés, dans une certaine mesure, par les lunettes qu'il portait.

Lorsque, pour ce même jour, l'affiche de la fête de Thiviers promettait à la population « une grosse surprise », nul ne songeait alors que cette fameuse « surprise » pouvait être le dénouement d'un drame qui, commencé il y a plus de cinq ans dans un doigt d'eau bénite, avait eu besoin, comme point final, d'un litre de vitriol.

Luc DORNAIN.

Ayant préparé avec le plus grand soin son acte de vengeance, la vitrioleuse attendit sa victime derrière le battant du grand portail de l'église.



NOTRE-DAME-DES-TÉNÉBRES

Grand reportage par Paul BRINGUIER

X. (1) LE MIRAGE DES PÈLERINS

Un mois de décembre, Nathalie eut son enfant, si brutalement qu'on n'eut pas le temps de la conduire à l'hôpital et qu'elle accoucha dans sa chambre, entre la patronne de l'hôtel et sa voisine, une petite prostituée pleine de dévouement.

C'était un garçon chétif, qui usait de son souffle de vie seulement pour se plaindre. Nathalie n'avait pas une goutte de lait à lui donner, et on dut l'habituer, dès le premier jour, à la mixture frotée du crémier. Trop faible d'ailleurs pour sucer le biberon, on le nourrissait goutte à goutte avec une cuiller. Ils l'appelèrent Serge.

Ils n'avaient pas reparlé entre eux du rêve déjà perdu d'aller vivre en banlieue, ni même de confier l'enfant à une nourrice. Toléré à Montmartre, Enrico n'en était pas moins tenu à l'écart du marché régulier. Sans rabatteur, sans fournisseur sûr, il ne pouvait se faire une clientèle fixe. D'ailleurs, les organisations ne l'auraient pas admis. Il en était réduit aux ventes de racroc, à la plus pénible besogne, la moins lucrative. Par-dessus, la nécessité où il était de chercher d'abord de la drogue pour lui et pour sa femme le paralysait. Tout son bénéfice fondait. Le peu d'argent qu'il voyait passer entre ses doigts allait aussitôt à la tenancière de l'hôtel.

Une nuit, il était accoudé au comptoir d'un bar Faubourg-Montmartre, et parlait avec le garçon qui lavait des verres. Brusquement, le visage de ce garçon se figea et il murmura entre ses dents :

(1) Voir « DÉTECTIVE » depuis le n° 201.

— Tu es fait.

Enrico se retourna d'un bloc et vit devant lui deux hommes immobiles, les mains dans les poches du pantalon, l'un petit, gros, avec un pinceau de moustache noire sous le nez ; l'autre, large et solide. Leurs vêtements étaient de ces couleurs tendres, indécentes, étonnantes, qui sont le privilège de la confection à bon marché : chaudron mauve et bois de rose.

Escobar les connaissait de vue : c'étaient le brigadier Michel et l'inspecteur Corde, les deux meilleurs hommes de la brigade de police chargée de surveiller le trafic des stupéfiants. Ils ne dirent pas un mot, mais, d'un signe de tête, Michel indiqua à Rico qu'il devait venir avec eux. Puis ils s'en allèrent, sans seulement vérifier si l'autre les suivait.

Ils suivirent d'un pas traînant le Faubourg-Montmartre, coupèrent par la rue de la Grange-Batelière, allèrent jusqu'au poste de police de l'arrondissement, installé rue Drouot, dans une ancienne école. Il y avait un énorme porche, une cour noire et, au fond, la porte aux vitres sales du poste. Les deux policiers entrèrent, traversèrent la buée chaude, éclairée par une lumière jaune où des agents cyclistes s'agitaient autour du poêle, et pénétrèrent dans un petit bureau. Quand Enrico, le dernier, fut entré, Corde referma la porte.

Debout, appuyé à une table, un homme feuilletait un dossier. Il était de taille moyenne, mince, grisonnant, vêtu avec recherche. Lui aussi, Rico le connaissait. C'était le commissaire Violine, le chef redouté de cette brigade spécialisée dans la chasse aux trafiquants. Il leva vers Escobar un visage fin et nonchalant, le regarda avec curiosité pendant un moment. Corde paraissait prodigieusement intéressé par une note de service collée au mur. Michel machonnait un bout d'allumette. Sans doute avait-il résolu récemment de ne plus fumer.

— Vous avez de l'héroïne sur vous, dit brusquement Violine d'une voix sèche. Ne prenez pas la peine de mentir. Je ne vous ai même pas fait fouiller. Depuis deux mois, nous vous surveillons, nous vous laissons faire votre petit trafic. Aujourd'hui, il y en a assez. Avec vos antécédents, votre fiche que j'ai là, vous ne vous en tirerez pas avec moins de deux ans de prison. Et après, l'expulsion, naturellement.

Enrico eut un cri de bête : — Ce n'est pas possible, monsieur, j'ai une femme malade, un enfant d'un mois... — Je sais, je n'y puis rien. Il y a d'autres métiers que celui de malfaiteur.

Il n'y avait pas de chaise, de banc où Escobar pût s'effondrer. Debout, chancelant, il pleurait bruyamment, en cachant sa figure dans son béret. Les autres le regardaient ; cela dura cinq minutes, dix minutes. Michel voulut parler, mais Violine l'arrêta d'un geste. Il attendait, il savait ce qu'il attendait.

En effet, les sanglots cessèrent. Enrico releva la tête :

— Ecoutez, monsieur Violine, je ne suis qu'un pauvre type... Je gagne à peine ma vie... Je ne suis pas dangereux pour vous. Laissez-moi. Si je peux vous être utile... Michel baïlla, se détourna. Il pensait que son métier n'était plus amusant, que les adversaires étaient décidément à plain-

dre : son chef aussi, sur un autre plan, était là, écoeuré. Bientôt, la pointe de sadisme dont il excitait chacune de ces expériences professionnelles ne suffirait plus à tenir sa curiosité alertée. Sur celui qui était devant lui, les rapports des polices internationales lui avaient tout appris, et l'histoire du marquis Managuez d'Escobar lui avait paru belle : « J'en ferai un indicateur de police, s'était-il dit, et c'est lui qui me le proposera. » Il avait lentement fait mûrir cette minute rare. Il savait qu'après cet échelon il n'y avait plus rien, que la destinée y achèverait logiquement sa courbe. Tout, depuis des années, l'y poussait avec certitude, mais Violine attendait encore un plaisir aigu du moment où le condamné éteindrait lui-même la dernière lumière au fond de son cœur, où il entrerait les yeux ouverts dans cet égout.

Rien, dans le détail de sa machinerie, n'avait failli, ne l'avait trompé. Lucifer était apparu quand il convenait ; les fleurs s'étaient fanées à la seconde prévue. Et cependant, quand Escobar eut dit la parole qui tuait en lui tout ce qui n'était pas Rico, qui par télépathie foudroyait peut-être son père dans son jardin d'Espagne, le commissaire fut déçu. Il eut l'impression, presque physique, qu'une boule de cristal, légère, venait de se briser sans bruit entre ses doigts, et une grande fatigue lui remplit l'esprit. Le réflexe professionnel lui dicta ensuite les mots nécessaires :

— Bon, je vois : il y a deux heures, vous étiez avec Fifi-le-Tunisien ; c'est lui qui vous a fourni votre drogue, ce soir ?

— Oui.

— Où la prend-il chaque fois qu'il en a besoin ? Nous l'avons arrêté et fouillé dix fois, il n'a jamais rien sur lui.

— Il envoie quelqu'un dans un bar de la rue Frochot.

— Là, rien non plus.

— Vous avez mal cherché. Au fond, près de la porte des lavabos, un vieux paletot est accroché à un clou. Il y reste toujours. Les poches sont pleines de paquets de 1 gramme, prêts. Coco et héroïne. Sur les paquets d'héroïne, il y a une petite croix au crayon.

Corde, que subitement la note de service collée au mur n'intéressait plus, s'approcha. Michel cracha son bout d'allumette. Ils cherchèrent le regard de leur chef, et virent sans doute ce qu'ils voulaient et sortirent. Violine mit son manteau, ses gants, son chapeau, parla en évitant de regarder Escobar :

— Allons, c'est entendu, vous pouvez partir. N'oubliez pas que votre sort est lié aux services que vous nous rendez. Michel et Corde s'entendront avec vous pour les détails. J'espère, monsieur d'Escobar, que nous ferons du bon travail ensemble.

Enrico avait pu espérer, jusqu'à ce moment-là, que le commissaire ignorait sa véritable identité. Mais il ne tressaillit pas.

— Oui, monsieur Violine. Comme vous voudrez, monsieur Violine, s'entendait-il dire.

Après le coup de la mort de Lauzun, Rozier était entré dans une clinique de désintoxication. Ainsi, les pèlerins de Notre-Dame-des-Ténèbres tendent les bras vers le mirage, croient voir, au fond de leur désert, briller les eaux de l'oasis. Presque tous les intoxiqués, une fois dans leur vie, demandent à la médecine de les délivrer de leur envoûtement, de laver leur corps et leurs

nerfs du poison. Presque tous aussi le font sans conviction, par une sorte de scrupule religieux, pour donner un apaisement à leur pauvre conscience, à leur pauvre cœur, qu'ils désespèrent, aux amours, aux amitiés, aux amitiés qu'ils ont perdues. Qu'ils aient été saisis par la mort. C'est un instant de purement physique, mais ils ont déjà la résignation de la décision de mourir en eux, sans pas de médicament contre le

Clermont alla le voir. C'était un grand villa, au fond d'Auteuil. Le médecin, un Italien jovial, entretenait là, en prévision, une dizaine de malades, attendant les sevrer complètement de leur drogue, doutant à la fois de laisser paraître en les guérissant, des pensionnaires qui faisait payer cher, ou de les laisser mourir d'une angoisse mortelle. Il se contentait de réduire leur dose habituelle, selon ce qu'il disait savant, comptant sur les calmer, sur la solitude, la méditation, l'autosuggestion.

Il réussissait ainsi à transformer quelques-uns l'angoisse fébrile, le délire en un abattement profond, à éteindre qui les laissait anématis, les neurisés, le cerveau vide, chéminant, sans espoir, d'un désespoir infini.

Ils avaient de petites chambres blanches aux meubles passés au poliroli.

— Je veux vous refaire des meubles, disait le bon docteur.

Dans la journée, quand il faisait beau, se réunissaient dans un jardin minuscule, traînaient en savates et en robes de chambre, épouvantables, décharnés, ou bouffés, avec leur peau livide, leurs yeux dilatés et vagues.

Il y avait un couple d'opiomanes qui saient 70 kilos à eux deux, et effrayés, terreur du chiffre, ils ne se voyaient plus qu'ensemble sur la bascule.

— Nous avons augmenté de cent cinquante grammes, venaient-ils annoncer, chacun d'eux espérant qu'il en avait eu sa part de la communauté.

Il y avait un prince libanais qui mangeait une livre d'opium brut tous les jours ; une ancienne sociétaire de la Comédie-Française, noyée de morphine, toujours verser prête dans son sac, dans son sac, dans un pli de son vêtement, qui se mettait à la porte où, n'importe comment, traverser robe, dans la rue, au restaurant scé. Les derniers temps, au France, le régisseur la fouillait dans les coulisses, reproches d'Agrippine, avant les répétitions de Camille. Elle avait les bras, le ventre couverts de plaques suppurantes. Elle était venue tomber à la clinique, à bout de courage, mais elle n'avait plus eu un grain de pain, elle pût pousser l'aiguille de l'opium.

Il y avait un sous-chef de bureau de ministère, honorable et doux père de famille, qu'un de ses neveux, prix de la guerre, qui dinait tous les dimanches à la maison, avait intoxiqué en mangeant de la salanterie, en lui faisant croire, au bout de cette poudre blanche à priser, qu'il avait le rhume des foies. Puis un député communiste, sa femme et sa fille, intoxiqués chacun d'une drogue différente. Ils s'étaient fait l'élément distraction, car le député avait porté sa mandoline et la mère avait tous les scandales galants de la Troisième République. La fille sautait de sa presche chaque nuit, attendue dans une chambre de jeunes bourgeois en Bugatti. L'ennemi naient à Montparnasse, d'où elle allait à l'aube. Enfin, une ancienne maîtresse, sa fiancée, rosière, promise au mariage, avait eu la malchance d'être écartée du carnaval de son arrondissement et de s'être passée au cinéma.

Rozier luttait avec peine positive milieu de ces fantoches. Trop de rêves brûlés, mélaient en leurs cœurs, dres, pour un composé chimique mort, naïvement, chaque jour, le médecin avec un sourire malicieux, mélangeait l'héroïne qu'il lui donnait un peu plus de l'opium de soude.

Rozier ne sortait pas de sa chambre étendu tout habillé sur son lit, attendant le sommier métallique criait. Il pleurait qu'on l'abandonnât :

— Pourquoi Michelle ne me voit ?

Clermont dut lui dire la vérité. An d'Amecy avait quitté sa femme, elle s'était toqué de Lily Costa, fille de ciné, une des femmes les plus folles de Paris. Elle l'avait enfermé chez elle, l'entourant d'une garde nouvelle de parades, de resses compliquées et de drogues. Michel avait fait dix expéditions pour aller prendre elle, mais elle était allée meurtrir ses poignets contre les portes, avait jeté son auto contre elle. Lily Costa, à la sortie du studio, enfin, impuissante, elle ne sortait plus.

— Je connais Lily Costa, dit Rozier.



Les intoxiqués sur le point de guérir sont éblouis comme s'ils sortaient d'un long tunnel; ils perçoivent la vie, privée de toutes les épices, semblable à une aquarelle trop lavée, à une image de Lourdes; ils sont alors saisis d'une terreur pire que toutes leurs angoisses précédentes.

NEBRES

s con-
de ser-
un ap-
à les
parents
mours
ont tort-
ont trop.
Quel-
and déjà
un ins-
de con-
sique
même
en eux,
il n'y a
tre le
de.
C'était
grande
e médi-
un gros
it là,
précau-
tades,
dant de
de leur
gue, re-
sser par
trop tôt,
pension-
res qu'il
les pré-
ier dans
Il se con-
tait de
elle, sé-
un ordre
ptant
aut, pour
ude, la
gitude et
trans-
er chez
ébrile,
idienne,
ond, un
éatitude
les ne-
brisés, le
e, sans
mes, dans
chamb-
blanches,
ripolin
ire des
d'en-
eur.
d il fait
beau, ils
jardin
mascule,
se
en robe
chambre.
déchar-
ou bour-
livide,
sur chair
et vacils.
l'opium
qui pe-
ux, et
effet, par
ne mou-
ment plus
ule.
menté
dent cin-
nt-ils
amener,
cha-
l en an-
veul en-
banais
mangeait
tous les
rs ; une
Comé-
rançaise,
jours
seringue
ans son-
at, dans
qui se
pait n'im-
mument,
avers sa
estaura-
scène.
Fran-
le régis-
s coulis-
sant les
avant
impréca-
vait les
ebes, les
s de pa-
suppu-
omber
porte de
courage
and elle
n de pa-
ntaet où
le de Pr-
de bure-
minis-
x père
famille,
ix de
de gra-
les di-
mées à
la
en man-
de plai-
eroire,
aut, que
priser
saisit du
un dé-
commu-
e, intor-
chacun
e. Ils
stituait
ar le pé-
nissait
la mère
naisait
nts de
troisième
ntait le
presque
dans un
elle par
Bugatti
l'emme-
l'ou elle
rait ivre
ienne
sage,
se au
eur, qui
d'être
eine du
dissem-
et de la
eine
vivre au
s. Trop
ans, trop
nt en
leur
chimie
mort. Et
le médi-
avec un
langeait
l'heroïne
plus de
carbonate
as de
chambre,
son lit
ant, dont
criait.
blaignait
e ne
elle pas
e la vé-
André
a femme
s'être
e de cin-
une des
de Paris
l'avait
tourant
que nuit
le para-
de ca-
de dro-
Michelle
prendre,
s poin-
tre ces
auto
elle de
du stu-
Epuisée
ne sort-
Costa,
zier. Si

elle a décidé de ne pas le rendre, elle ne le rendra pas, dût-elle le tuer.

Un après-midi, Clermont rencontra dans la chambre de Rozier un homme aux longues épaules, aux cheveux gris coupés en brosse, au regard grave et droit. C'était Bruno von Silenbach, revenu en mission temporaire à l'ambassade allemande. Ils sortirent ensemble de la clinique. Silenbach ne connaissait plus personne à Paris. Il se lia très vite avec Clermont.

A mesure que les jours passaient, Rozier devenait étrangement calme. A quelque heure que ses amis vissent, ils le trouvaient étendu sur le dos, les mains derrière la nuque, le visage immobile et détendu, les yeux grands ouverts. Il leur parlait avec lucidité, simplicité, mais, chaque fois, il revenait un peu plus sur son passé, il remontait vers son enfance heureuse.

— Le docteur a raison, tu redeviens enfant, lui disait Clermont en riant. Attention à ne pas revenir de trop loin !

Un matin, Clermont téléphona à Silenbach :

— Rozier est mort ; on vient de me prévenir à la clinique. Il s'est pendu cette nuit, dans le jardin. C'est la fille du député communiste qui l'a trouvé, au jour, en rentrant, accroché au tilleul.

— C'est classique, disait Silenbach le lendemain. La drogue, quand elle est près de quitter celui qu'elle a longtemps tenu, emporte le meilleur de lui-même. Les intoxiqués sur le point de guérir sont éblouis, comme s'ils sortaient d'un long tunnel ; ils voient la vie privée de toutes les épices, de toutes les joies, semblable à une aquarelle trop lavée, à une image de Lourdes. Ils sont alors saisis d'une terreur pire que toutes leurs angoisses passées. Il faut être très fort ou très aimé pour franchir cette période de convalescence, de renaissance. Imaginez un nouveau-né qui aurait une âme de vieillard. J'y suis passé. Il y faut un courage surhumain.

La même nuit, à la même heure que Rozier, était mort, à Athènes, Fary Bey, écrasé, au pied de l'Acropole, par un camion chargé de vins des îles, à la sortie d'un banquet qu'il avait offert aux délégués soviétiques, enfin venus au Syndicat Rosalie.

Les nuits de Lily Costa devinrent fastueuses et exaspérées. Elle traitait maintenant vingt personnes à la fois, des demi-vedettes espagnoles, suédoises, tchécoslovaques, qu'elle ramassait au bar du studio et

qu'elle ramenait chez elle. Quelques-unes apportaient des drogues inconnues. André, le seul inamovible, faisait figure de bouddha gâté, figé, haletant, calé dans un coin, par des coussins de cuir.

Mais, un jour où ils furent, au milieu de la nuit, à court de cocaïne, ils commirent l'imprudence de s'adresser à Rico. Il apporta la drogue, en toucha le prix et courut donner l'adresse à la police.

Violine y fit au matin une descente à grand éclat. Le donjon de Lily Costa s'effondrait. Mais, pour André, il était déjà trop tard. Transporté à l'hôpital, soigné comme un noyé aux piqûres d'huile camphrée et au ballon d'oxygène, il mourut le surlendemain, sans avoir repris conscience.

A cette époque, Clermont était dans son mas du Languedoc.

Il apprit la nouvelle par hasard, puis reçut quelque temps après une lettre de Michelle :

« Tu sais sans doute comment on m'a assassiné André. Tu ne sais pas comment on me l'a volé. Il respirait encore, que toute sa famille s'était abattue sur son lit, l'entourant plus de leur rancune contre moi que de leur amour pour lui. Ils m'ont empêchée de le voir, puis ils l'ont enlevé, en trompant tout le monde sur l'heure de l'enterrement, même ses amis. Ils sont allés l'enfouir dans leur Anjou, parmi tous les d'Amecy dont la gloire m'accable et me renie, le connétable, le cardinal, la maîtresse de Louis XV. Te souviens-tu que nous voulions acheter un carré de terrain pour nous tous, dans ce jardin du cimetière Montparnasse, et louer une chambre rue Froidevaux d'où nous pourrions surveiller les lilas et les jasmins sur les tombes de ceux qui seraient partis les premiers ? Je suis brisée, Clermont. Ne me dis pas que je suis ridicule, ne me demande pas pourquoi je l'ai aimé, puisque tu sais que je l'ai aimé. Et, au milieu de cette lassitude, la drogue pour la première fois me fait souffrir.

« J'ai quitté Paris, je suis allée me cloîtrer à Chantilly, toute seule, dans une maison près du château. Je rencontre, sur les pelouses, de grand matin, des chevaux de courses si beaux, et parfois M. Paul Bourget, qui me salue.

« Quand sors-tu de tes vignes rouges ? Ton ami Silenbach, que tu m'as présenté à l'enterrement de Rozier, est venu me voir une fois. J'essaye de travailler, mais mes mains sont mortes. Et puis je ne peux accrocher ma pensée à rien. Rappelle-moi, par télégramme, la couleur des yeux d'André. »

(A suivre.) Paul BRINGUIER.



Il se retourna et aperçut, derrière lui, deux hommes immobiles qui le guettaient (ci-dessous). Une demi-heure après, ils pénétraient tous trois dans une cour noire (ci-dessus), au fond de laquelle on apercevait la porte aux vitres enfumées du poste de police de la rue Drouot.



PETITES CAUSES

MAL D'AMOUR



En une demi-heure de plaidoirie étourdissante de verve, M^e de Moro-Giafferri fit prévaloir les droits de sa cliente.

Il a rapporté à Miss Margaret W..., une danseuse anglaise adorablement blonde, les propos diffamatoires qu'a tenus sur elle un industriel parisien, M. Jean R... Ces propos ont motivé le procès qu'intente Miss Margaret au diffamateur; ils ont eu pour origine l'étonnement du barman d'un grand café des Champs-Élysées, dont M. Jean R... est l'un des plus fidèles clients. Cela a débuté ainsi : — ... Comment ! monsieur Jean, s'exclama le barman, vous ne prenez aujourd'hui que de l'eau minérale ? — Bien sûr ! Margaret m'a fait la chaude p... La nouvelle fut aussitôt transmise aux habitués du bar. Une bonne amie s'empressa d'en informer Miss Margaret, qui traduisit en correctionnelle son amant transitoire, et d'autant plus goujat qu'il n'y a, paraît-il, rien de vrai dans cette accusation qui risque de causer à la jeune Anglaise un préjudice professionnel considérable. M^e de Moro-Giafferri est chargé de réclamer à M. R... la somme de 200.000 francs à titre de dommages-intérêts. Il commence par une présentation de Miss Margaret : — Ma délicieuse et brune cliente...

Le lapsus est relevé par le très vif et spirituel substitut Delrieu qui ne laisse rien échapper. LE SUBSTITUT DELRIEU. — Brune, dites-vous, M^e de Moro ? Il est un reproche qu'on ne pourra pas vous faire : c'est d'avoir regardé de trop près votre cliente. (Rires.) Comme la plaignante est, en effet, assise devant son avocat, on peut se rendre compte de l'erreur visuelle de M^e de Moro-Giafferri : la chevelure est d'un blond éclatant, pas de contestation possible sur ce point. Comment M^e de Moro a-t-il pu la voir brune ? Passons...

Ce hors-d'œuvre conduit au plat de résistance. Le plat de résistance, c'est la phrase diffamatoire qu'aurait prononcée Jean R...; naturellement, il nie le propos; mais ses dénégations vont être contredites par plusieurs témoins.

Voici un colonel de l'armée anglaise, en retraite; le type classique, raideur et dignité, même lorsqu'il doit s'attarder au bar; et il y fait, dit-on, de longues stations.

LE COLONEL. — Le barman m'a affirmé que M. R... lui avait dit la chose.

On décide sur-le-champ de confronter le colonel et le barman. La scène est impayable :

LE BARMAN. — Je n'ai jamais dit ça au colonel.

Le colonel reste sur ses positions; chacun y serait encore, si le président Mongin ne renvoyait à leur banc les deux personnages.

M^e de Moro ne croit pas en la sincérité du barman, qui a « ses raisons » pour ne pas dire la vérité.

M^e de Moro. — Parbleu ! il a peur de perdre les pourboires de son meilleur client !

L'une après l'autre, trois dames ou demoiselles déposent à la barre. Ce sont des amies de Miss Margaret; l'une est italienne, l'autre française, la troisième, une compatriote de Dorothy.

LE PRÉSIDENT (à l'italienne). — Connaissez-vous l'inculpé ?

LE TÉMOIN HÉSITE. LE SUBSTITUT DELRIEU. — Mademoiselle prend peut-être

le mot « connaître » dans le sens biblique ?

M^e de MORO-GIAFFERRI. — Vous avez entendu les paroles de M. R... Quelle maladie vous a-t-il dit que son amie lui avait communiquée ?

L'ITALIENNE. — Je ne sais pas le dire en français.

M^e de MORO-GIAFFERRI. — Dites-le en italien.

LE TÉMOIN. — Blennorrhagia...

M^e de MORO-GIAFFERRI. — De même qu'en français, personne n'ignore que cela se dit

le mot « connaître » dans le sens biblique ?

M^e de MORO-GIAFFERRI. — Vous avez entendu les paroles de M. R... Quelle maladie vous a-t-il dit que son amie lui avait communiquée ?

L'ITALIENNE. — Je ne sais pas le dire en français.

M^e de MORO-GIAFFERRI. — Dites-le en italien.

LE TÉMOIN. — Blennorrhagia...

M^e de MORO-GIAFFERRI. — De même qu'en français, personne n'ignore que cela se dit

le mot « connaître » dans le sens biblique ?

M^e de MORO-GIAFFERRI. — Vous avez entendu les paroles de M. R... Quelle maladie vous a-t-il dit que son amie lui avait communiquée ?

L'ITALIENNE. — Je ne sais pas le dire en français.

M^e de MORO-GIAFFERRI. — Dites-le en italien.

LE TÉMOIN HÉSITE.

LE SUBSTITUT DELRIEU. — Mademoiselle prend peut-être

le mot « connaître » dans le sens biblique ?

M^e de MORO-GIAFFERRI. — Vous avez entendu les paroles de M. R... Quelle maladie vous a-t-il dit que son amie lui avait communiquée ?

L'ITALIENNE. — Je ne sais pas le dire en français.

M^e de MORO-GIAFFERRI. — Dites-le en italien.

LE TÉMOIN HÉSITE.

LE SUBSTITUT DELRIEU. — Mademoiselle prend peut-être

le mot « connaître » dans le sens biblique ?

M^e de MORO-GIAFFERRI. — Vous avez entendu les paroles de M. R... Quelle maladie vous a-t-il dit que son amie lui avait communiquée ?

L'ITALIENNE. — Je ne sais pas le dire en français.

M^e de MORO-GIAFFERRI. — Dites-le en italien.

LE TÉMOIN HÉSITE.

LE SUBSTITUT DELRIEU. — Mademoiselle prend peut-être

le mot « connaître » dans le sens biblique ?

M^e de MORO-GIAFFERRI. — Vous avez entendu les paroles de M. R... Quelle maladie vous a-t-il dit que son amie lui avait communiquée ?

L'ITALIENNE. — Je ne sais pas le dire en français.

M^e de MORO-GIAFFERRI. — Dites-le en italien.

LE TÉMOIN HÉSITE.

LE SUBSTITUT DELRIEU. — Mademoiselle prend peut-être

le mot « connaître » dans le sens biblique ?

CHANCE ET BONHEUR POUR TOUS

Grâce au plus puissant talisman existant actuellement, vous pouvez connaître des jours heureux. Les CENDRES SACRÉES D'ORIENT, préparées gratuitement, vous donneront : suprématie, réussite, chance aux jeux, aux loteries, en amour. Les pouvoirs de ce mystérieux talisman chinois sont incontestablement appréciés et recherchés de tous.

VOICI DES PREUVES



De Mme ANDRÉ DENIS. — 30, bd National, La Garenne, Seine. « Je tiens à vous faire part de mon bonheur, car je suis arrivée à l'amélioration de ma situation dans des proportions auxquelles je n'avais jamais aspiré. L'amour le plus sincère est venu embellir ma vie et je ne crains pas de dévoiler que je suis arrivée au sommet du bonheur dans toute l'acceptation du mot. Toutes mes espérances se sont réalisées au-delà de mes désirs grâce aux CENDRES SACRÉES D'ORIENT. »

De M. LÉON BRUCHET. — 61, avenue d'Agén, Auch (Gers). « Je vous remercie sincèrement de votre talisman contenant les CENDRES SACRÉES D'ORIENT. Depuis très peu de temps que je le possède, je vois tous les jours que j'arrive au grand succès, je surmonte tout, j'arriverai au grand bonheur, santé et fortune. »

De Mme MAR. JOFFRE. — 10, rue de l'Océan, Biarritz. « Depuis que je porte vos CENDRES SACRÉES, je fais ce que je veux, tout me réussit. J'en suis si heureuse que je vous commande un pendentif pour ma fille qui est émerveillée de ma transformation. »

(Si vous écrivez à ces personnes veuillez, je vous prie, joindre un timbre pour la réponse.)

Ces témoignages font partie de centaines d'autres qui seront publiés et peuvent être consultés et vérifiés à mes bureaux. Demandez à recevoir GRATUITEMENT, sous pli cacheté et discret, la brochure et la plaquette illustrée sur l'histoire, les propriétés de ce talisman et les indications pour vous procurer les CENDRES SACRÉES D'ORIENT.

Écrivez en joignant 1 fr. 50 en timbres-poste (changer 3 fr.) au Prof. W. BALYDSON, Service 38, avenue Anatole-France, Colombes, Seine. VQ.

CHIENS luxe et utilité, toutes races, tous âges. Expéditions tous pays. Élevage à 5 minutes du métro. Ouvert jours fériés. 49, rue Alexis-Pesnon, Montreuil (Seine) Téléphone: Avron 02-25

8 Fr. DEPUIS L'USINE
Superbe Montre bracelet forme ronde
Spiral chronométré, lumineux 141.
En argent contrôlé..... 39 f.
En forme tonneau, chromé. 39 f.
Dame, plaqué or ou argent. 35 f.
Une cont. rembours. - Garantie 10 Ans
EVLYNDA, MORTEAU p. Besançon
Dépôt à Paris : 75, rue La Fayette.

Le bain de vapeur chez soi

La Sudation Scientifique

(Maison fondée en 1929, 70.000 appareils vendus à ce jour).

est un appareil qui permet de prendre chez soi, sans tacher ni mouiller, un bain de vapeur survaporisée (vapeur à l'état gazeux, simple, parfumée et médicamenteuse), incomparablement plus efficace, plus rapide, plus propre que le bain de vapeur ordinaire. Et chaque bain coûte 20 centimes. Les médicaments mis dans les générateurs portés par la survaporisation à plus de 400 degrés, sans bouillir et sans pression, sortent à l'état gazeux, sont respirés par les pores de la peau et instantanément entraînés dans la circulation miraculeusement activée par le bain.

PRÉVIENT, COMBAT ET GUÉRIT

Obésité	Constipation
Rhumatisme	Lumbago
Mauvaise circulation	Arthrite
Rides du visage	Insomnies
Age critique	Maladies de la peau
Douleurs	Troubles nerveux
Acide urique	etc...

REMPLACE LA SALLE DE BAINS
Nettoie à fond la peau et la régénère
Le maniement de l'appareil est très simple. Aucune installation à faire.
Fonctionne à l'alcool ou à l'électricité et sur tous les courants.
L'appareil complet avec régulateur de survaporisation à 4 degrés (150-225-325-400) nouveau peignoir insalissable breveté franco : **350 fr.**

La Sudation Scientifique
9, rue du Faubourg Poissonnière
(Taitbout 55-99, Provence 77-30 et 32)
Chèque postal 1407-74

Brochure et renseignements gratuits franco sur demande.

CECI INTERESSE TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 78.402 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 78.407 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 78.412 : Carrières administratives.

Broch. 78.422 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 78.426 : Emplois réservés.

Broch. 78.431 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 78.437 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 78.444 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, steno-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres).

Broch. 78.453 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 78.454 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 78.465 : Marine marchande.

Broch. 78.470 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 78.476 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 78.480 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 78.485 : Journalisme; secrétariats. — Eloquence usuelle.

Broch. 78.494 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 78.497 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd. Exelmans, Paris (16^e), votre nom, adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

Offre désintéressée — On nous écrit :
J'ai obtenu **UNE BELLE POITRINE EN 8 JOURS**
J'offre gratuitement recette facile (sans danger) pour obtenir en secret et rapidement, sans rien absorber, développement ou raffermissement des seins (bien dire le cas).
Il sera répondu à toutes les lettres. Envoi discret sous pli fermé.
Écrire en citant ce Journal à
Madame A. VIVIAN 75, Rue Lafayette, Paris

ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS (Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande
34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

A NOS LECTRICES

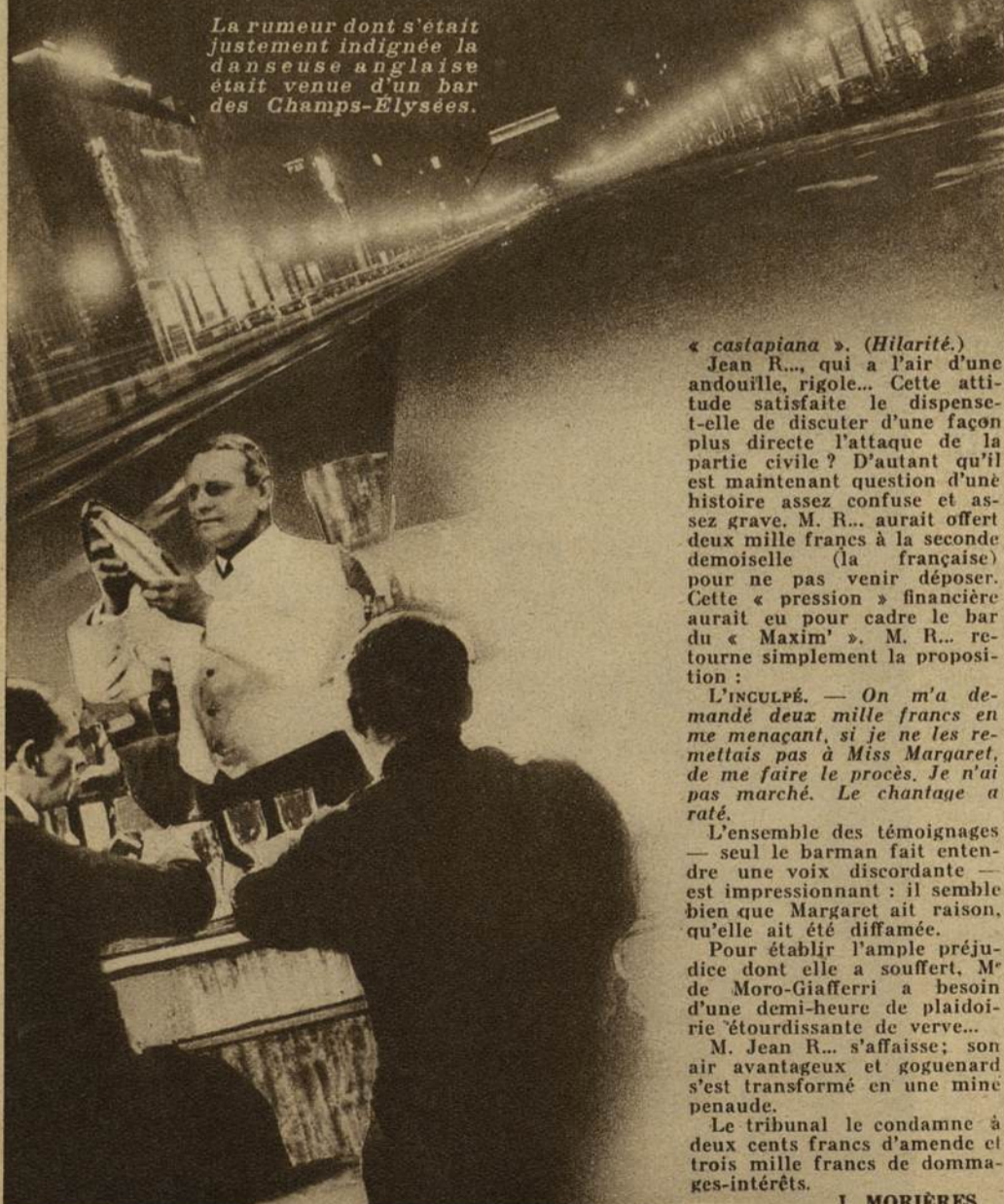
Nous vous signalons dans votre intérêt l'offre aimable des Laboratoires SANYGIA. Sur votre demande dans toute bonne pharmacie ou à défaut en envoyant directement un timbre de 0 fr. 50, les laboratoires SANYGIA, 145 bis, rue d'Alésia, Paris, vous adresseront gracieusement un modèle de leur serviette hygiénique SANYGIA très absorbante, invisible, parfumée, se dissolvant dans l'eau après usage.

Une cliente de SANYGIA reste fidèle à cette marque pour toujours.

DEMANDEZ

Le Raisin-Caramel au jus de raisin frais de VALENTIN - PICARD Frère et Sœur

En vente chez les Confiseurs-Pâtisseries



La rumeur dont s'était justement indignée la danseuse anglaise était venue d'un bar des Champs-Élysées.

« castapiana ». (Hilarité.) Jean R..., qui a l'air d'une andouille, rigole... Cette attitude satisfait le dispensaire de discuter d'une façon plus directe l'attaque de la partie civile ? D'autant qu'il est maintenant question d'une histoire assez confuse et assez grave. M. R... aurait offert deux mille francs à la seconde demoiselle (la française) pour ne pas venir déposer. Cette « pression » financière aurait eu pour cadre le bar du « Maxim ». M. R... retourne simplement la proposition :

L'INCUPLÉ. — On m'a demandé deux mille francs en me menaçant, si je ne les remettais pas à Miss Margaret, de me faire le procès. Je n'ai pas marché. Le chantage a raté.

L'ensemble des témoignages — seul le barman fait entendre une voix discordante — est impressionnant : il semble bien que Margaret ait raison, qu'elle ait été diffamée.

Pour établir l'ample préjudice dont elle a souffert, M^e de Moro-Giafferri a besoin d'une demi-heure de plaidoirie étourdissante de verve...

M. Jean R... s'affaisse; son air avantageux et goguenard s'est transformé en une mine penaude.

Le tribunal le condamne à deux cents francs d'amende et trois mille francs de dommages-intérêts.

J. MORIÈRES.

Ci-dessous: l'arsenal de Toulon, dont les annexes furent mises au pillage.



LES "RAVAGEURS"



Tatoué de la pointe des orteils à la racine des cheveux, Henri Vial (ci-contre, le premier à gauche) était le chef d'une bande dont Eugène Rouillé, Baillet, Manach (de gauche à droite) étaient les principaux lieutenants.

Draguignan
(de notre envoyé spécial).

Le président Coggia, qui ressemble à Raimu par son nez, par sa moustache et par son accent, s'écria avec une sincérité qui ne faisait aucun doute :

— Et vous croyez que ça m'amuse, moi, cette histoire-là !...
On était à Draguignan, dans la provinciale Cour d'assises du chef-lieu du Var et, pour la deuxième fois, les « ravageurs » de l'Arsenal de Toulon venaient de se compter huit devant le jury.

Seulement, ce matin-là, — il faut être juste — ils en avaient amené d'autres avec eux, les jurés de février 1933 ayant, dans cette affaire, refusé de rendre un verdict tant que les recéleurs ne seraient pas assis au banc des accusés.

C'est ainsi qu'on avait vu entrer, avec les inculpés de la première heure — Rouillé, Manach, Vial, Baillet, Kern, Aussousseau, Barras et Blanc — une brochette de bons bourgeois, dont une « dame » bien coiffée. C'étaient MM. Justet, Lecat, Astier, Ridings, Bruguière et Mme Juramy, marchands de métaux et de ferrailles à Marseille, qui ont eu l'innocence de prendre des berceaux de canons pour des corps de pompe.

Quinze avocats accompagnaient tout ce monde dont M^r Brun, le ténor du barreau toulonnais, M^r Python, en tant qu'avocat conseil de la Fédération du Syndicat des fers et métaux, était venu à la rescousse pour donner la réplique au blond et subtil M. Dargent, ministre public.

Remarquez que Draguignan ne s'était point ému d'un pareil remue-ménage qui trouvait ses échos à Paris.

On continuait à jouer aux boules sur la place de la gare, à boire Panis à la terrasse du Café du Commerce — car le plus beau café de Draguignan est dédié au Commerce ! — et, lorsqu'il eut prêté serment, le mieux portant des jurés, son ventre en fait foi, demanda l'autorisation de « tomber la veste ».

Preuve que personne ne se montait le coup et que la Justice, quand la cigale chante dans le mûrier ou au faite du platane, se met en manches de chemise sans perdre sa balance.

Ce procès, d'ailleurs, ne pouvait se placer que sous le signe de la bonne humeur.

D'abord, les accusés. Si l'on met à part les marchands de métaux et la marchande à l'automne fleurissant, évidemment embêtés de perdre leur temps en pareille circonstance, on peut affirmer qu'ils avaient, pour la plupart, la bonne mine des gars qui vont au bal du Mourillon secouer les nichons des filles.

Mis en liberté provisoire après bientôt deux ans de prison préventive — ayant en somme payé préalablement ce qu'on est en droit de leur demander — ils étaient venus là, comme l'a très bien dit l'un d'entre eux, « pour en finir et qu'on n'en parle plus ».

Si Blanc a des airs de fille — le pauvre diable traîne derrière lui son destin d'enfant

du malheur —, si Aussousseau a une tête de sanglier mal dressé, le plus éblouissant du lot est évidemment Vial.

Le visage rond, la mine rubiconde, il est tatoué, du bout des orteils à la racine des cheveux. Sur son front figure un magnifique bateau à roues, du modèle de ceux qui remontaient la Seine de Rouen au Havre, et que le président a pris, avec son optique méridionale, pour une locomotive !

Vial risque la déportation. Mais c'est un chef. Et il a déclaré tout de suite :

— J'en ai vu d'autres !...
Ce qu'il y a de plus réjouissant encore que les accusés — côté pillage, si l'on peut dire — c'est le dossier.

Courteline lui-même, retrouvant sa vieille amie l'Administration, serait tombé à genoux, suffoqué de joie.

Depuis le diable sait combien d'années, il se déroulait, autour de l'Arsenal de Toulon, qui va de Brégaillon au Mourillon, des scènes de l'Opéra de quai'sous.

On est « ravageur » comme on est coiffeur ou cireur de bottes. C'est une profession qui s'affiche au grand soleil.

Les « ravageurs » sont les derniers pirates de l'époque et, quand on les voit glisser sur l'eau avec leur « bette », petit bateau plat très léger, on se souvient de ce coquin de « Cayenne » qui, poursuivi par des gendarmes en canot automobile, accosta quai Cronstadt, emporta sa « bette » sur son dos et disparut dans une ruelle au milieu de l'admiration générale.

Ils étaient cinq de cette lignée qui, depuis 1929, déménageaient à la cloche de bois la Pyrotechnie, les parcs Milhaud et du Bon-Repos, annexes de l'Arsenal situés à Brégaillon, route de la Seyne.

Eugène Rouillé, chaudronnier aux mauvais jours, était le chef de file de la bande de Toulon. Honoré Vial, le Tatoué, commandait à la Seyne.

Pour tous, le truc était le même. Les « ravageurs » s'étaient mis d'accord avec un carré de matelots : Blanc, Barras, Aussousseau et Kern, qui appartenaient à la brigade de Brégaillon.

Lorsqu'un des matelots était de garde, la nuit, soit au parc du Bon-Repos, soit au parc de Milhaud, une des équipes arrivait en camion, vers minuit, sous les murs de la Pyrotechnie.

Un coup de sifflet à la lyonnaise, et les matelots lui ouvraient la grille toute grande. Le camion entrait, puis l'on procédait tranquillement au chargement d'un matériel de choix. C'étaient, en général, des berceaux en bronze (freins de canon), des plaques d'étain, des caisses à poudre, qui faisaient les frais de l'opération.

Pour transporter ces lourdes pièces — les berceaux pèsent 300 kilos — Vial et sa bande empruntaient le chemin de fer Decauville des parcs. C'était, au clair de lune, la bouffonnerie de l'Opéra de quai'sous.

Le lendemain, les « ravageurs » chargeaient des wagons entiers en gare de la Seyne, et jamais l'Administration maritime ne se plaignit qu'il lui manquât un clou.

Les matelots retrouvaient les « ravageurs » dans un bar de la Seyne, rue Faidherbe, et, les bronzes, les cuivres, les étains vendus à des marchands de métaux de Marseille, ils touchaient quelques centaines de francs pour prix de leur complaisance.

Des expéditions du même style avaient lieu également par mer, lorsqu'il s'agissait, dans la baie de Brégaillon, de piller des navires désarmés.

Aussousseau, le matelot, une nuit de garde, tira en l'air.

Pour avoir une permission, a-t-il affirmé au jury.

Parce que vous n'étiez plus d'accord avec vos complices, répliqua l'accusation.

Le coup de feu d'Aussousseau obligea l'Administration maritime à ouvrir une enquête.

Mais, d'abord, ce sont ses livres qu'elle ouvrit.

Vous voyez, fit-elle remarquer, que la comptabilité est en ordre et qu'il ne manque rien sur le papier !

Or, en style rond-de-cuir, c'est la pape-rasse seule qui importe.

La brigade mobile retrouva, après les aveux d'Aussousseau, quarante-trois berceaux de bronze chez des brocanteurs marseillais, qui répondirent :

— Ça, des pièces d'artillerie de la marine ? Vous blaguez, collègue ! Ce sont des corps de pompe...

La justice maritime intervint. L'occasion était trop belle.

Parfait ! déclara-t-elle. Puisqu'il y a des recéleurs en veston, ça ne nous regarde plus. Nous passons le dossier à la justice civile.

Et elle envoya les inculpés et ses cartons verts au juge d'instruction, M. Roux, un charmant homme, qui s'arracha les cheveux.

Il essaya bien d'expédier l'affaire devant le Tribunal correctionnel. Mais celui-ci se déclara incompétent.

En février 1933, le jury du Var fit du zèle.

Des camions servaient au transport des marchandises et du matériel volés.



et c'est pourquoi le président Coggia, en s'épongeant le front, déclarait, mercredi dernier, que tout le monde en avait par-dessus la tête.

L'inspecteur de brigade mobile Blanc, qui ressemble au général Kléber, a estimé, à la barre des témoins, que le montant des vols atteignait un million. (La latitude de Marseille est peut-être pour quelque chose dans cette évaluation.)

Mais l'Administration maritime, partie civile pour 50.000 francs, répliqua :

— La montagne a accouché d'une souris ! C'est l'avis de tous les accusés qui, revenant sur leurs aveux, affirment que « tout ça, c'est des histoires ! »

Je ne connais pas Vial, affirme Blanc.

Voyons, s'étonne le président, c'est pourtant une tête qu'on n'oublie pas. Regardez-le, il a un train sur le front.

Une douzaine et demie de plaidoiries, cent questions, un chef du jury sexagénaire qui ne peut pas lire ! Il y en a pour une semaine de débats.

Pour la deuxième fois, M. Dargent prononcera son réquisitoire et demandera qu'on « régularise » la prison préventive des accusés.

Car, comme l'expliquait Vial, qui se plaignait que les moules ne se vendent plus, il faut bien que tout le monde vive !...

Pierre ROCHER.



Un des wagonnets Decauville qui servirent à déménager le parc de Milhaud.

Brighton (de notre envoyé spécial).

ING semaines après la découverte du premier crime de Brighton, on en découvre un autre. Les policiers, étonnés, doivent désormais se débattre avec deux malles sanglantes, deux corps de femmes assassinées. L'énigme de Brighton devient les mystères de Brighton.

Ces histoires, si elles passionnent d'une manière fort compréhensible les Anglais, devraient en principe nous laisser surtout indifférents.

Pourtant l'opinion, en France, s'est émue. C'est qu'une sorte d'intuition et des recoupements assez faciles nous ont amenés, dès le début, à penser que l'effroyable aventure est beaucoup moins anglaise qu'elle n'en a l'air.

C'est que Brighton est un des coins de la côte anglaise qui a été, avec Boulogne, une des têtes de ligne du plus étrange des commerces entre la France et l'Angleterre : celui des femmes ; un des ports qui ont subi, depuis quinze ans, la plus redoutable invasion de ces nouveaux condottieri qu'on appelle les trafiquants.

Et en lisant, tous ces temps derniers, dans les journaux, les éléments du double mystère, en pensant à cette femme dépecée que la police anglaise n'a même pas réussi à identifier, en épelant la destinée misérable de Violette Kaye, en étudiant la personnalité de Tony Mancini le tueur, type standard, comme il en existe des centaines entre Naples, Buenos-Ayres, Barcelone et Paris, invinciblement j'ai senti revenir, du fond de ma mémoire, les vieilles histoires entendues dans les bars de Montmartre par des garçons aux yeux cruels et inconscients, au visage tourmenté, à cette heure qui précède l'aube et qui entraîne les confidences.

Et, tout de suite, j'ai pensé à Bob. Bob est un des premiers « londoniens » qui a fait du *hard labour* en Angleterre. Il y a longtemps nargué la police de Scotland Yard avant d'être définitivement traqué et expulsé. Quoi qu'il soit français, personne ne connaît mieux que lui les milieux anglais. S'il y a quelque chose à savoir sur l'atmosphère de Brighton, il le sait. Mais Bob est en prison.

À la suite d'une série de manœuvres dont quelques-unes sont habiles et les autres extra-réglementaires, me voilà dans le parloir de cette prison de préfecture, dans le nord de la France, où Bob paye je ne

sais quelle peccadille. Bob est devant moi, avec son costume de bure, son crâne rasé et cet air sournois qu'ont tous les prisonniers. En deux mots, je le mets au courant. Il réfléchit un grand moment et me regarde en dessous, comme s'il craignait je ne sais quel piège. Enfin, il se décide à parler d'une voix lente et basse, dont le débit s'amplifie et se précipite, à mesure qu'il se laissait entraîner par ses souvenirs.

Brighton était une petite plage bien tranquille à la fin de la guerre, avec un pauvre casino. Une plage familiale, où venaient se reposer, pendant leurs vacances d'été, les petits employés de Londres avec leurs familles. C'est alors que nous y débarquâmes, nous, les premiers hommes de Montmartre qui essayions de tenter notre chance sur ce nouveau marché.

« Il y avait trop de femmes sur le trottoir à Paris. Il n'y en avait pas assez à Londres. Au début, ça alla comme sur des roulettes. La police anglaise ne se méfiait pas. Et nous étions, nous, une drôle d'équipe. C'était l'époque de René de Londres, du grand Dédé, Brighton, du coup, changea de figure. On y vit arriver toute une immigration de garçons de café italiens ou corsés. Il se fonda un tas de petits hôtels tenus par des gens du continent ; des femmes plus jolies ou en tous cas plus délectées apparurent sur la plage. Elles restaient quelques jours à Brighton. Puis, un soir, des automobiles les menaient à Londres où se fondaient petit à petit le Soho, la succursale londonienne de Montmartre. Bien entendu, Scotland Yard ne nous laissa pas longtemps tranquilles. La police spéciale découvrit bientôt notre manège et nous traqua, nous et nos femmes.

« Il fallut prendre des nouvelles mesures, trouver chaque jour une ruse nouvelle. À chaque effort de la police anglaise correspondait une offensive de notre part. Nous dûmes en arriver, enfin, à cette fantastique combinaison des mariages, chaque femme que nous devions embarquer en Angleterre étant, par nos soins, mariée à un brave chômeur anglais ramassé sur les quais et qui, pour quelque dizaine de livres, consentait à donner son nom à une prostituée étrangère qui devenait anglaise de ce chef et ne pouvait plus être inquiétée. Cette organisation était devenue formidable. Il y a trop d'argent engagé, trop de gens compromis ; la plupart des règlements de compte dramatiques viennent de là. »

Il se tut un moment et ajouta :

« Ça ne m'étonnerait pas que toutes ces histoires de malles en découlent directement. Il y a parfois des hommes énervés, au tempérament violent, qui trafiquent avec plusieurs femmes à la fois ; une de ces femmes peut être récalcitrante, une autre jalouse, et un malheur est si vite arrivé... »

« Tony Mancini ?... Non ! je ne vois pas. C'est un nom si facile à fabriquer, et il y a tellement de Mancini. En tout cas, crois-moi,

on ne saura jamais exactement ce qui s'est passé. La femme coupée en morceaux de la première malle est peut-être une petite prostituée bretonne ou auvergnate, seule au monde. Ceux qui savent se tairont. Mancini sera jugé par ces jurés anglais qui ignorent les sentiments et les nuances, et qui appliquent à peu près la loi du talion. On l'enfermera dans les cellules des condamnés à mort en lui disant : « Dans trois semaines, tel jour, à telle heure, vous serez pendu. » Cette cellule des condamnés à mort a deux portes. La première, par où entrent le prisonnier, les gardiens et l'aumônier, qui le fait communiquer avec la vie. L'autre porte donne directement sur la petite cour de la prison ; elle ne s'ouvre qu'une fois, et le condamné n'en repasse jamais le seuil. Elle ne communique qu'avec la mort... »

Brighton ! Les petites villas basses autour de la plage où se rôtissent au soleil des girls en maillots multicolores, de grands garçons blonds aux jambes brunes. Comme je remets mon premier télégramme à l'employé des postes, il me dit en souriant :

« Notre pauvre ville va être connue dans le monde entier. Depuis ce matin, on ne cesse d'envoyer des câbles dans tous les pays du monde, jusqu'en Chine et au Japon. Après tout, il n'y a pas de raison que cela s'arrête là. La semaine prochaine, on peut très bien découvrir encore une autre malle et une autre girl muette pour toujours. En tous cas, la saison est bouleversée !... »

« Vous savez que les baigneurs ne pensent plus guère, à l'heure du bain, au *planking*, ni même au thé du casino. Une foule court vêtue fait patiemment la queue devant les bureaux de police, s'insinue jusque dans les cabinets des magistrats, et, plusieurs fois déjà, des juges à perruque, puritains et dogmatiques, ont dû faire expulser énergiquement des baigneuses aux jambes nues qui troublaient impudemment les audiences. »

« L'autre sens de l'attention et de l'émotion, c'est Kemp Street.

« Kemp Street : deux rangées de petites maisons uniformes à un étage dans un quartier mi-ouvrier, mi-bourgeois, un quartier de petites gens dont la seule industrie est de louer des chambres meublées à la semaine et au mois. À l'unique fenêtre du rez-de-chaussée de chaque maisonnette, pend la même pancarte : « *Furnished rooms to let* » (« Chambres meublées à louer »), car on loue tout, jusqu'aux caves. C'est, à deux cents mètres de la gare centrale, à proximité des théâtres et du front de mer, l'endroit où logent habituellement les artistes pauvres de théâtre et de music-hall de passage, les petites danseuses de dancing à bon marché. C'est là qu'est venu échouer le cadavre de Violette Kaye, retrouvé dans une malle grossière, dans un réduit sombre de la maison portant le numéro 49. Elle se distingue facilement, car

Comme l'inspecteur-chef Donaldson (ci-contre) cherchait à percer l'énigme de la "malle N° 1", on découvrit une deuxième victime.

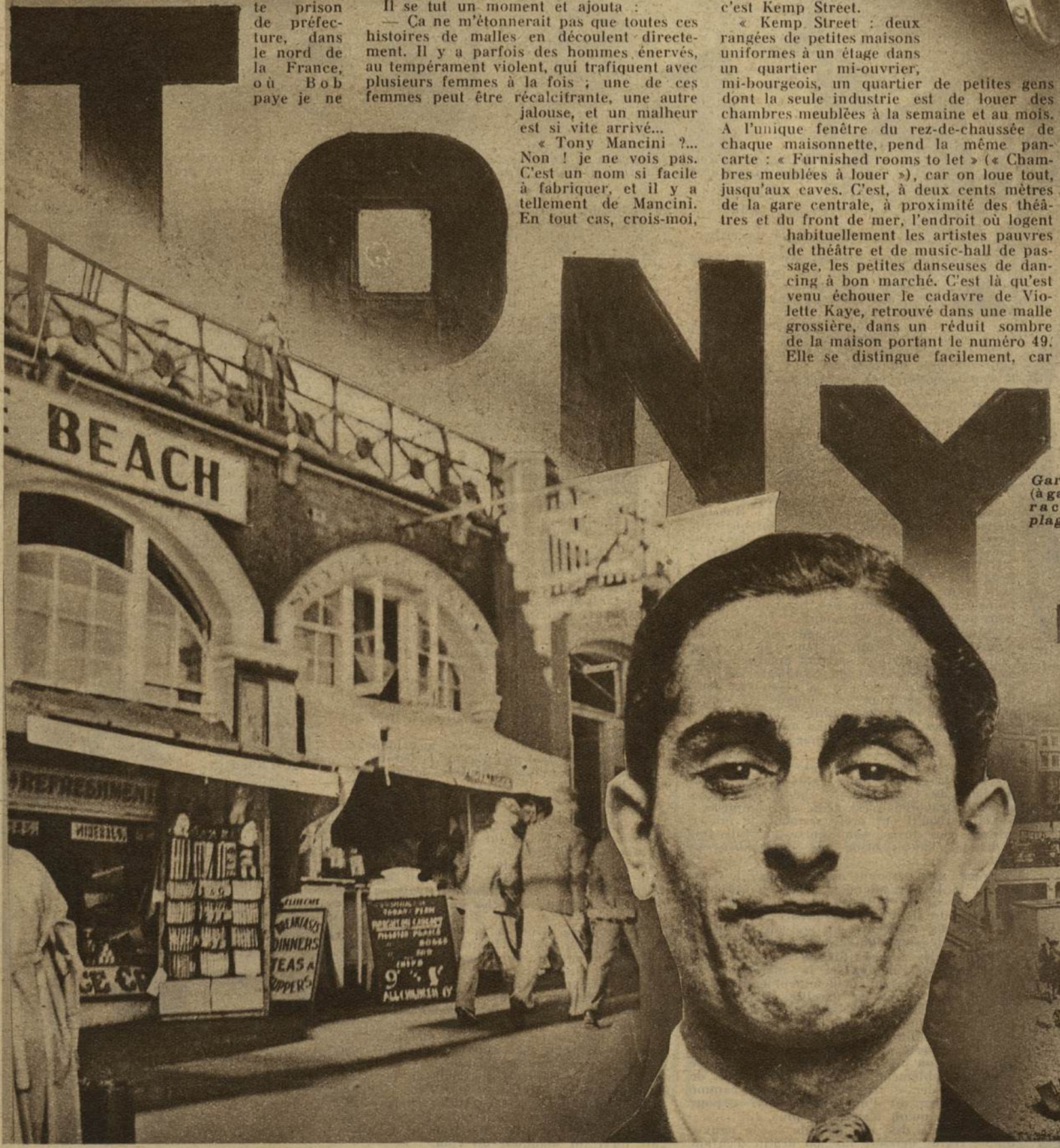


c'est la seule de la rue dont la façade est peinte de neuf.

Violette Kaye ! Destinée banale et pitoyable. Elle aimait l'aventure, la vie factice la rampe, le clinquant des décors, la fiévreuse des nuits de la basse bohème, applaudissements des audiences faubouriennes, les voyages. Par-dessus tout, elle aimait la danse.

Elle l'avait en elle. Toute petite, elle précipitait dans la rue, chaque fois qu'

Garçon de café au « Skylark » (à gauche), Mancini (ci-dessous) raccolait les femmes sur la plage de Brighton (au centre).



avait, pour danser au son de quelque
de barbarie. Déjà, elle inventait des
jour, Kate Karnets, la comédienne
taire, organisa un concours pour les
ants. La petite Violette triompha faci-
at, tant elle avait de talent inné, de dis-
ions naturelles pour le théâtre. Elle fut
ée sur-le-champ et connut des succès
édiaux comme fantaisiste de music-hall,
euse, danseuse et même siffleuse. Elle
quatorze ans. Elle avait abandonné
nom de naissance : Violette Watts, pour
surnom de Violette Kaye, sous lequel
restera dans les annales théâtrales et
es les annales du crime.



casino, au hasard des itinéraires de tour-
Elle viendra même à Paris, une fois
eux, vague coryphée de music-hall.
sa carrière artistique est médiocre, sa
rière sentimentale est mouvementée. A
ne ans, au cours d'une tournée dans le
de Galles, un mineur, qui avait dû
eter quelques pennies sa chaise aux der-
es galeries du théâtre, est ébloui par la
apparition. Il ose aller le lui dire, à la
ie de la représentation. Et, le lendemain,
se marient. Elle ne restera que quelques
Mme Georges Saunders. Elle court les
tres pendant que son mari redescend
la mine : ils divorcent et, à dix-neuf
elle se remarie pour avoir, peu de
s après, un garçon qu'elle nommera
ard et qui, coïncidence étrange, naquit
Brighton. On n'a même pas conservé le
de ce second mari. En réalité, ce mé-
fut également rompu peu de temps
s, et Violette continua sa vie errante.
réalité, elle n'avait conservé de véri-
e attachement que pour sa famille. Ses
ants sont de braves ouvriers londoniens
ont eu seize enfants, et l'un des soucis
Violette paraît avoir toujours été de leur
her, dans la mesure où elle le pouvait,
vicissitudes de sa vie tourmentée. Le
ier acte humain de la malheureuse dan-

seuse aura été précisément d'écrire à sa
mère. Cette lettre, elle eut juste le temps de
la cacheter. On la retrouva, en même temps
que la malle, dans la cave de Kemp-Street.
La mère ne la reçut jamais.

« Chère mère, il y a des mois que je vou-
lais vous écrire. J'aimerais beaucoup vous
revoir, et j'espère que vous vous portez bien.
Comment chacun va-t-il ? Olive est-elle tou-
jours avec vous ? Et Hilda ? Qui avez-vous
à la maison, maintenant ? J'espère, maman
chérie, que vous ne me jugez pas trop mal.
Comment se porte Daddy (papa) ?... »

Le ton de cette lettre évoquait une atmo-
sphère tellement différente de celle où avait
vécu et où était morte Violette Kaye, que je
voulus voir cette famille.

A Londres, 28, New-Kent Road, non loin
d'Elephant-Castle, un immense building
abrite des appartements à bon marché.
Dans un de ces humbles logis, une femme
pleure. Mme Watts, la mère de Violette.

— Elle n'était pas mauvaise, monsieur.
Elle n'avait pas de vice. Jamais je n'ai en-
tendu dire qu'elle buvait. Et elle était si
gaie. Chaque fois qu'elle venait nous sur-
prendre, elle nous faisait rire avec ses bons
mots. Je la vois encore, chantant, riant, sif-
flant, dansant dans cette petite salle à man-
ger. J'ai été la reconnaître. C'était horrible.
Elle aimait trop son indépendance. Elle
gagnait bien sa vie. Mais entre ses doigts
l'argent filait vite. Il y a trois ans, elle eut
des difficultés d'argent à Liverpool. C'est
alors qu'elle alla à Brighton.

« Les mauvais jours étaient venus pour
elle. Et, d'après ce que j'ai pu comprendre,
elle avait pris un emploi de serveuse. Une
de mes filles, qui voulait aller passer quel-
ques jours à Brighton, lui écrivit récem-
ment pour lui demander si elle pourrait la
loger. Violette répondit que non, en disant
qu'elle avait repris le théâtre, et qu'elle
avait un engagement à Paris. Cela ne me
surprit nullement. Nous avions l'habitude
de la voir disparaître ainsi.

« Une seule chose me surprend, c'est
qu'elle soit restée aussi longtemps à
Brighton. Je ne sais même pas si son fils
Bernard connaît la mort de sa mère. La
dernière fois que nous l'avons vu, il y a
trois ans, il allait s'engager dans l'armée.
Depuis, nous n'avons plus eu de ses nou-
velles... »

Je suis parti sans avoir le courage de
révéler à la malheureuse femme ce que je
savais sur les trois années que Violette pas-
sa à Brighton et sur les voyages qu'elle fai-
sait à Paris. Il s'agissait peu pour elle, à ce
moment, de théâtre ! Après quarante ans, la
malheureuse, usée par la vie, lasse, était
tombée entre les mains des trafiquants.
Sous le nom de Mme Watson, elle était en
ménage dans un appartement, 44 Park
Crescent, et celui qui passait aux yeux des
voisins pour M. Watson, c'était précisément
Tony Mancini, qui s'est offert depuis quel-
ques jours le titre sinistre de Tony-le-Tueur.

Je l'ai vu et observé, pendant que se dé-
roulait l'audience du tribunal de police où
on lui signifiait son inculpation. C'est un
homme petit, maigre, aux épa-
les étroites, aux vêtements étri-
qués, avec un visage olivâtre, un
regard qui fuit constamment
derrière les paupières lourdes,
les oreilles décollées, les che-
veux épais, ondulés, au reflet
bleuâtre.

Seule, la bouche est intéressante. Une
bouche mince, cruelle, agitée de tics, en
partie déformée par une cicatrice qui relève
le coin droit de la lèvre supérieure. Debout
entre deux inspecteurs, les mains derrière le
dos, il semblait ne pas écouter le juge. Sou-
cieux seulement de son attitude, concen-
trant toute son énergie pour ne pas perdre
son sang-froid, refermé sur son secret. Les
quelques personnes qui étaient là et qui
l'avaient connu paraissaient stupéfaites. Ce
criminel rusé et hypocrite était tellement
loin de celui qui, hier encore, était à
Brighton le joyeux Tony !

D'où vient-il ? Est-il seulement italien ?
Il donne comme son identité officielle Man-
cini, mais on lui connaît six autres noms :
Tony England, Tony English, Antoni Piril-
lie, Antoni Luigi Mancini, Cecil Lois En-
gland, Jack Nolyre. A Brighton, il jouait le
rôle classique du Don Juan pour petites
filles. Toujours entouré de girls, dactylo-
graphes, bonnes de restaurants, il leur
contait des balivernes qui enchantent et
font rire Don Juan sans sous, danseur pas-
sionné, amant veule ayant le geste large de-
vant les amusements à un penny. Il n'est
pas difficile de trouver des témoignages sur
son compte parmi les commerçants et les
habitués de la plage.

Le tenancier d'une petite boutique de car-
tes postales près de Skylark Café m'a ra-
conté :

— Samedi encore, le jour de son interro-
gatoire par la police, Tony était ici der-
rière l'échoppe en compagnie de cinq jeu-
nes filles. Il les faisait rire.

« Il fréquentait tous les petits cafés et
les dancings à bon marché de la ville et
de la plage. Il était très bon danseur et les
filles lui couraient après. Selon ses hauts
et bas de fortune, il s'habillait élégamment
ou misérablement. Il y a quelques semai-
nes, il vendait toutes ses chemises de soie. »

— Une de ses « fiancées » me dit encore :

— Il n'y a pas plus de quinze jours que
j'ai fait la connaissance de Tony, dans un
dancing. Nous fumes tout de suite amis. Et
il me proposa le mariage. Il m'avait raconté
une histoire émouvante, toute une vie mal-
heureuse. Au bout de huit jours, j'acceptai
sa demande. Il glissa un anneau à mon
doigt. Il ne vaut pas lourd, mais j'y tiens...
Il me raconta que ses parents vivaient dans
un quartier de l'est de Londres et voulaient
lui faire épouser une jeune fille juive, ri-
chement dotée. Lui ne voulait se marier que
par amour. C'est pourquoi il s'était enfui de
la maison paternelle. Nous devions nous
marier en septembre et j'avais déjà averti
mes amies. Jeudi dernier, le soir, Tony
arriva. Il paraissait très ennuyé et fati-
gué. Nous eûmes une dispute et je
rompis avec lui.

Une autre girl raconte que, vers la
Pentecôte, elle fit la connaissance de
Tony.

— Il m'ai-
mait beau-
coup, à sa
façon. Il di-
sait volon-
tiers qu'il

devenait terrible quand une femme allait
contre sa volonté. Nous nous disputons fré-
quemment et un soir, au dancing, il s'em-
porta à tel point, que ses amis durent inter-
venir.

Violent, bagarreur, Mancini était presque
toujours impliqué dans des batailles noc-
turnes qui éclatent à Brighton entre joueurs
et trafiquants de toute espèce. Il n'y a pas
très longtemps, il eut une querelle dans un
café d'Old Compton Street, à propos d'une
femme. Il s'ensuivit une mêlée générale et
finalement ce fut la femme qui fut blessée
d'un coup de couteau.

A Londres, où il allait fréquemment,
Mancini a travaillé dans le Soho comme gar-
çon, dans plusieurs petits restaurants. Il
habitait un pauvre appartement, avec une
femme qu'il avait inscrite sous le nom de
Sally Mancini. La propriétaire, Mme Rosia,
dit : « Mancini est venu louer un logement
chez moi, en février 1933. Il était avec une
femme blonde, grande, très jolie, anglaise,
qui n'était certainement pas Violette Kaye.
Ils se disputaient journellement. Un jour un
policeman vint les voir et le couple disparut
aussitôt. »

Ainsi, peu à peu, de tous ces renseigne-
ments décousus, se dégage la personnalité
de Mancini, c'est une figure caractéristique
devenue classique dans les fiches des po-
lices internationales. Les nervis de la Côte
d'Azur, les souteneurs du Faubourg-Mont-
martre, les tenanciers de casinos d'Amérique
du Sud, les tueurs mercenaires italiens de
Chicago sont tous de la même race, sortent
tous de la même école, exploitent au profit
de leur paresse les mêmes vices et les mêmes
misères. Mancini est le type standard des
petits maquereaux sans envergure, commis
de trafiquants. Ils sont des milliers comme
lui, liés par la même discipline secrète, par
le lien mystérieux des grandes organisations
de malfaiteurs, des milliers qui ont la même
âme, la même moralité, le même instinct de
la mort et de la cruauté. Ils s'affublent de
quelques douzaines de surnoms toujours les
mêmes. On a l'impression qu'ils sont tous
parents et que ces visages inquiétants sont
toujours les mêmes.

Soho, Brighton, Paris, les démêlés avec la
police, les identités différentes, plusieurs mé-
nages à la fois, cet appétit toujours nouveau
de faire la connaissance des petites jeunes
filles... Le cas de
Mancini est sim-
ple. Il est de la
génération qui a
succédé à celle
dont parlait Bob

C'est à Kemp Street (à droite),
où grouillent les curieux,
qu'est venu échouer le cadavre
de Violette Kaye (ci-dessous).





Après l'interrogatoire de Mancini, une auto emportela valise où sont cadenasées les pièces à conviction.

hier. Voilà le personnage. De l'avoir démanté, peut-il nous aider à comprendre le double mystère de Brighton ?

Il y a six semaines, on découvrait à la gare de Brighton le funèbre colis que l'on sait, le torse et les jambes d'une femme d'une vingtaine d'années que la police n'a pas encore réussi à identifier. Le jour du 14 juillet, on découvrait un nouveau cadavre dans Kemp Street. On a prétendu d'abord que les peintres travaillant à la façade avaient été frappés par l'odeur nauséabonde sortant de la fenêtre du sous-sol. On a dit aussi que c'étaient des passants et des voisins qui avaient indiqué cette particularité à la police. Une chose est maintenant acquise. C'est à la suite d'une lettre adressée par une dame Howe, de Dean Street, à Brighton, au journal *Daily Express*, lettre communiquée à Scotland Yard, que le sergent Percy Scales, de la Sûreté de Brighton, accompagné du sergent Sorrel, de Scotland Yard, s'est rendu dans la nuit de dimanche à lundi au numéro 49 de Kemp Street.

Là, dans une chambre sombre du sous-sol, ils ont découvert une malle d'un modèle ancien, à couvercle bombé. Elle avait été poussée dans un coin noir. Une odeur affreuse s'en dégageait. Ayant coupé la corde qui assurait la fermeture, et soulevé le couvercle, les détectives retirèrent des vêtements de femme, un costume de bain. Audessous, il y avait un corps de femme replié sur lui-même.

Ayant replacé les vêtements et refermé la malle, les policiers allèrent prévenir leurs chefs, l'inspecteur Donaldson et l'inspecteur Pelling.

Ce fut le remue-ménage que l'on peut imaginer, mais, dès le début, cette nouvelle enquête se heurta à des coïncidences étonnantes. Pendant les six semaines de la première enquête, la police a fouillé la plupart des

C'est une lettre de Mrs. Ellen Howe qui révéla l'identité de l'assassin.

maisons de logement. Toutes les maisons de Kemp Street ont été visitées, à l'exception de celle-ci. Il paraît que personne n'était là lorsque les inspecteurs s'étaient présentés et ils avaient négligé d'y revenir. Depuis, le propriétaire de la maison et sa femme ne se sont aperçus de rien, n'ont rien senti. Ils affirment « n'avoir pas d'odorat ». Au reste, il est vraisemblable que le crime n'a pas été commis là. Il est matériellement impossible qu'un drame ait eu lieu dans cet appartement du sous-sol, avec une fenêtre donnant sur le trottoir, dans une petite maison de trois ou quatre mètres de façade, dans un quartier populeux, sans que personne n'ait rien entendu.

Pourtant, cette fois, la police joua de chance et, dans la même heure, identifia à la fois la victime et le meurtrier. La propriétaire de la maison avait pu tout de suite donner le nom du locataire du logement : Tony England. Son nom était bien connu de Scotland Yard. C'était un des pseudonymes de Tony Mancini, fiché depuis longtemps par la police. D'autre part, à peine transporté à la Morgue, le cadavre de la femme était reconnu par plusieurs personnes. C'était la maîtresse de Mancini : Violette Kaye. On lança des policiers de toutes parts dans Brighton, sur la plage, dans les dansings.

Tony avait disparu. Cinquante personnes l'avaient vu la veille, le matin, il y a quelques heures encore. Maintenant, il n'était plus là.

C'est alors que les policiers de Brighton faillirent avoir une attaque d'apoplexie et se firent vertement sermonner par leur chef de Scotland Yard.

C'est que, ce Mancini, ils l'avaient eu la veille entre leurs mains et qu'ils l'avaient interrogé pendant de longues heures.

Ceci pour deux raisons. D'abord parce qu'ils surveillaient Mancini comme tous les garçons équivoques de la ville, depuis la découverte de la première malle. Ensuite parce qu'ils avaient appris que Violette Kaye, la maîtresse de Tony, avait disparu depuis plusieurs semaines. Des dénonciations anonymes étaient venues prévenir la police que les familiers du couple s'éton-

maient de ne plus voir la danseuse, et de cette disparition Mancini n'avait donné à ses amis que des explications très vagues. Les inspecteurs l'avaient convoqué le samedi après-midi et l'avaient longuement cuisiné.

On imagine la terreur qu'avait dû éprouver Tony ; pourtant il s'était défendu avec sang-froid, et, ce qui le sauva, ce fut le tragique quiproquo dans lequel s'étaient engagés les policiers. Leur interrogatoire tendait à faire avouer à Mancini que la femme dont on avait retrouvé le torse et les jambes à la gare était Violette Kaye, alors que Mancini savait bien, lui, que si Violette était bien morte, son corps n'avait pas encore été découvert. Au moment où, à bout de forces, il allait perdre pied, il se rappela brusquement que les médecins légistes, après avoir examiné les restes dépecés de la première victime, avaient déclaré qu'elle était âgée de vingt-cinq ans au plus. Or, Violette Kaye avait quarante ans, et Tony le prouva en exhibant triomphalement des papiers officiels. Décontenancés, les policiers le laissèrent partir. Le lendemain, ils découvraient le corps de Violette Kaye.

Le filet fut jeté sur toute l'Angleterre ; les ports français furent bloqués. On croyait qu'il s'était réfugié dans les repaires de Soho où que, ayant réussi à passer en France, il était venu chercher un abri à Montmartre. La vérité était plus simple et les policiers avaient surestimé les qualités et l'énergie de Mancini. Le souteneur, découvert, n'était plus qu'un homme traqué, affolé. Fuyant n'importe comment, n'importe où, droit devant lui, sans même chercher à demander aide aux organisations de trafiquants, il s'était mis en marche sur la route, vers Londres. Mercredi, vers deux heures du matin, les agents Triplow et Gourd, de la police mobile, patrouillant sur la route d'Eltham, non loin de la jonction de la route automobile de Sidcup, aperçurent au milieu de la chaussée un homme qui avançait péniblement, titubant comme un homme ivre, traînant la jambe dans la rue déserte. Les policiers s'approchèrent de lui, le dévisagèrent et ensemble le reconnurent. D'un seul bond, ils sortirent de leur auto mais, à peine saisi aux épaules, l'homme, épuisé, chancela et tomba dans leurs bras.

— Oui, je suis bien Mancini !...

A l'heure où les détectives fouillaient encore le Soho et les quartiers de l'East End, Tony le danseur dormait sur un bat-flanc au poste de police de Lee-Road.

Il n'a pas avoué, d'ailleurs. Il se tait obstinément. Mais sa culpabilité, dans l'assassinat de Violette Kaye, ne fait absolument aucun doute et ce n'est pas cela qui inquiète la police. Violette avait disparu le 7 mai de son appartement de Park Crescent, où elle habitait avec Mancini. Quelques jours après, Tony y revint avec une autre femme que personne ne connaît et que personne non plus n'a jamais revue.

La police anglaise est étrangement discrète. Mais, quoi qu'elle affirme qu'officiellement elle ne voit aucune corrélation entre les deux crimes, elle s'efforce obstinément d'établir cette corrélation. Des témoins, des amis de Mancini sont journellement interrogés, arrêtés, relâchés, et tout nous permet de croire que, dans les jours qui vont suivre, nous apprendrons comment deux femmes sont mortes pour la même raison, sous les coups de la même maffia.

C. DAVID.

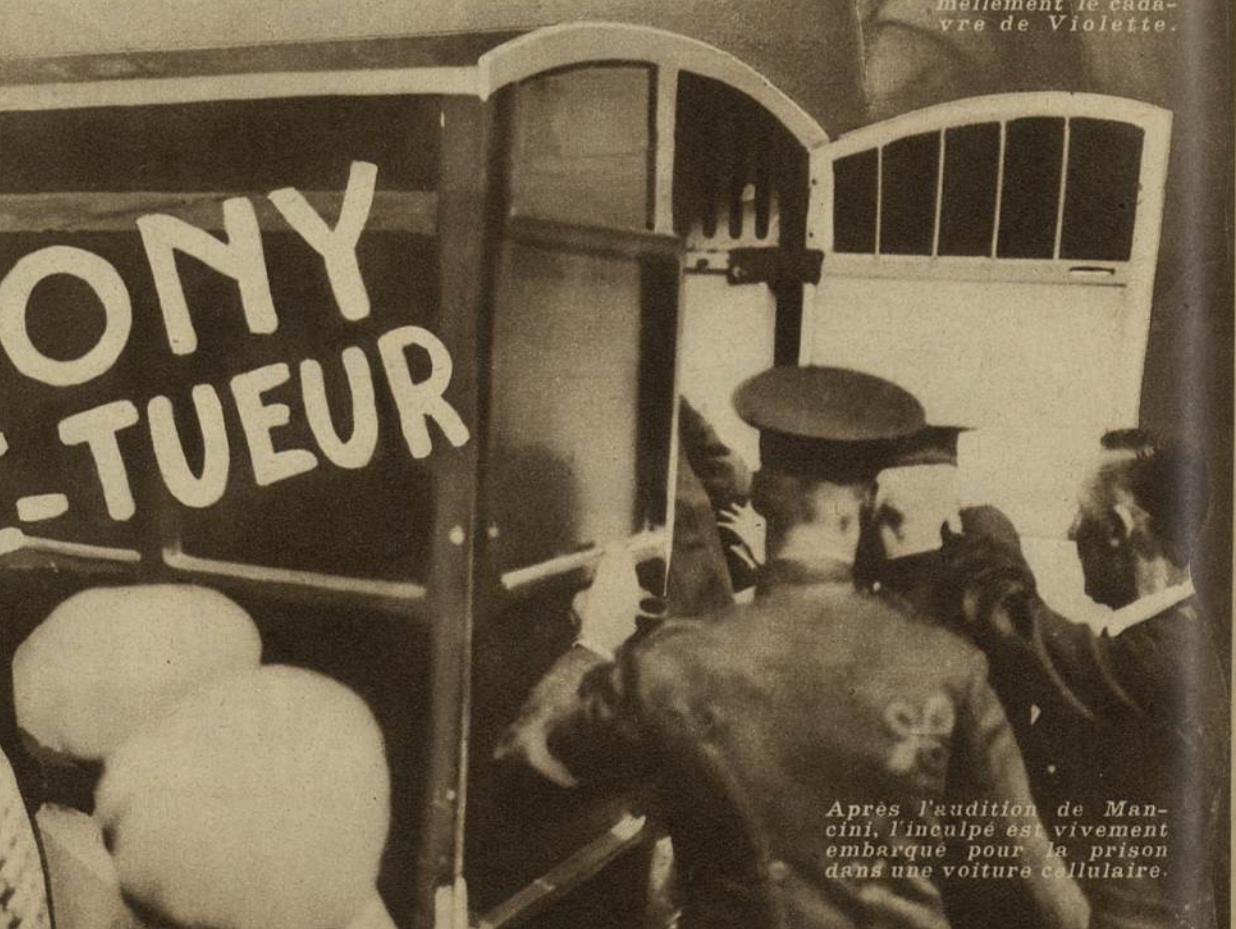
La foule stationne devant les locaux judiciaires où « le tueur » fut questionné en vain.



Le frère de la victime reconnu formellement le cadavre de Violette.



**TONY
-LE-TUEUR**

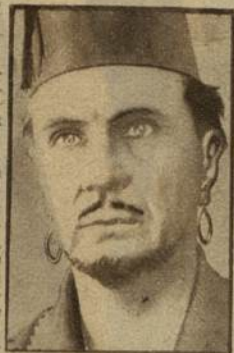


Après l'audition de Mancini, l'inculpé est vivement embarqué pour la prison dans une voiture cellulaire.

CONSULTATIONS GRATUITES

POUR VOS ENNUIS, POUR VOS PEINES,
POUR TOUTES DIFFICULTÉS,

Consultez le PROFESSEUR DJEMARO, doyen des ASTROLOGUES exerçant en France, qui offre de venir en aide aux opprimés, aux découragés en leur révélant l'avenir gratuitement.



Quels que soient l'âge, la situation, l'état de santé, on peut améliorer son existence grâce au précieux secours de L'ASTROLOGIE. Gratuitement le PROFESSEUR DJEMARO vous dévoilera les secrets de votre vie future. Doué d'une double vue surprenante, il vous fera connaître vos amis, vos ennemis, votre destinée, il deviendra votre guide, vous indiquera la route à suivre pour réaliser vos projets et satisfaire vos ambitions : affaires, héritages, spéculations, loteries, amours, mariages, etc. Grâce à lui et au merveilleux talisman qu'il vous offrira gratuitement, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis. Des milliers d'attestations sont visibles à ses bureaux.

Pour recevoir sous pli cacheté et discret votre consultation gratuite, écrivez, en donnant DATE DE NAISSANCE, ADRESSE, NOM, PRÉNOMS (si vous êtes Madame ajoutez nom de demoiselle), et si vous voulez joignez 2 Frs en timbres-poste pour frais d'écritures (Etranger 4 Frs).

PROFESSEUR DJEMARO, Service VB.
29, rue de l'Industrie, COLOMBES (Seine)

39 FR.

RÉGULATEUR
DE PRÉCISION
du
'TRAVAIL'

Spécialement étudié et fabriqué pour toutes les professions exigeant un gros effort physique.

En métal chromé 39 Fr.

En métal KOMLOR 59 Fr.

Métal inaltérable, imitant l'or à s'y méprendre

Envoi contre remboursement

Garanti 10 Ans

sur Bulletin spécial

Echange admis

EV JAMS MORTEAU

BESANÇON (Doubs)

Dépôt à Paris : 75, rue La Fayette.

M^{ME} PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'Astrologie Gle Manoscopie transforme les êtres ainsi que les destinées troublées. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr. SECRET ÉGYPTIEN INFAILLIBLE. — Rec. du mercredi au samedi incl. — 323, Promenade des Anglais, Nice.

15 fr. Le 100 adresses et gr. gains 2 sexes. Ecr. : Laboratoires de Provence, 20, à Marseille.

L'ÉLECTRICITÉ



Pourquoi
le traitement
par
l'électricité
guérit :

Le précis d'électrothérapie galvanique édité par l'Institut Médical Moderne du Docteur M.A. GRARD de Bruxelles et envoyé gratuitement à tous ceux qui en feront la demande, va vous l'apprendre immédiatement. Ce superbe ouvrage médical de près de 100 pages avec gravures et illustrations et valant 20 francs, explique en termes simples et clairs la grande popularité du traitement galvanique, ses énormes avantages et sa vogue sans cesse croissante.

Il est divisé en 5 chapitres expliquant de façon très détaillée les maladies du

Système Nerveux et de
l'Appareil Urinaire chez l'homme et la femme, les
Maladie des Voies Digestives et du
Système Musculaire et Locomoteur.

A tous les malades désespérés qui ont vainement essayé les vieilles méthodes médicamenteuses si funestes pour les voies digestives, à tous ceux qui ont vu leur affection rester rebelle et résister aux traitements les plus variés, à tous ceux qui ont dépensé beaucoup d'argent pour ne rien obtenir et qui sont découragés, je conseille simplement de demander mon livre et de prendre connaissance des résultats obtenus par ma méthode de traitement depuis plus de 25 années.

De suite ils comprendront la raison profonde de mon succès, puisque le malade a toute facilité de suivre le traitement chez lui, sans abandonner ses habitudes, son régime et ses occupations. En même temps, ils se rendront compte de la cause, de la marche, de la nature des symptômes de leur affection et de la raison pour laquelle, seule, l'Électricité Galvanique pourra les soulager et les guérir.

C'est une simple question de bon sens et je puis dire en toute logique que chaque famille devrait posséder mon traité pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé. C'est du reste pourquoi j'engage instamment tous les lecteurs de ce journal, Hommes et Femmes, Célibataires et Mariés, à m'en faire la demande.

C'EST GRATUIT : Écrivez à M^r le Docteur M.A. GRARD, Institut Médical Moderne, 30, Avenue Alexandre-Bertrand à FOREST-BRUXELLES, et vous recevrez par retour du courrier, sous enveloppe fermée, le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs.

Affranchissement pour l'Étranger lettres 1.50, cartes .90

A DES PRIX IMBATTABLES

nous offrons de magnifiques chambres rigoureusement
garanties avec leur literie complète et deux chaises assorties



GRANDES FACILITÉS DE
PAIEMENT SUR DEMANDE

REPRISE EN COMPTE
DE VOS VIEUX MEUBLES

LIVRAISONS GRATUITES A
DOMICILE DANS TOUTE
LA FRANCE

Usines et Ateliers :
52, rue des Poissonniers
(à 150 m. des Magasins)

Visites tous les matins

(N° 400 du cat.) Chambre moderne "Rolande", chêne
massif ciré, sculpté dans la masse, armoire f. 3 portes,
lit 1 m. 40, table de nuit liseuse dessus marbre,
sommier, matelas, traversin, 2 oreillers plume,
couverture, 2 chaises assorties, 12 pièces sacrifiées à
1.575 Frs



"LE BONHOMME AMBOIS"

GALERIES BARBÈS

55, Boulevard Barbès - PARIS (18^e)

(Ne pas confondre : Coin Rue Labat)

Succursales : LE HAVRE 19, Rue du Chillou ■ LILLE 114, Rue Nationale
MARSEILLE 11, Rue Montgrand ■ NANTES 27, Rue du Calvaire ■ TOULOUSE 63, Boulevard Carnot

DEMANDEZ NOTRE
CATALOGUE-ALBUM GRATUIT

BON à découper et à faire
parvenir aux GALERIES
BARBÈS pour recevoir
gratuitement : 1^o l'Album général
d'Ameublement. 2^o l'Album de literie,
divans, studios et mobiliers sacrifiés.
Rayer la mention inutile. 276

Cou... cou!...

La Joie

de vos Enfants

30 FR.

Garanti 5 ans

Envoi contre Remboursement
Echange admis

Coucou chantant. 40 fr.

COUCOU EV LYNDIA
MORTEAU (Doubs)

Dépôt à Paris : 75, rue La Fayette.

MÉNAGÈRE 37 PIÈCES

SUR TOUTES LES TABLES

du Luxe à peu de Frais

12 cuillers 12 cuillers à café

12 fourchettes 1 louche

Modèle Luxe... 49 F

Grand Luxe... 59 F

SIMOMETAL

remplace l'argent

n'a pas d'inconvénient

Inoxydable

PRIME GRATUITE

à tout acheteur

1 LOUCHE PENDULETTE

DE CUISINE Garantie 5 Ans

Chèques Postaux 312-45 Dijon

Envoi contre remboursement

TIMIOS EV MORTEAU (Doubs)

Echange admis

Nous avons aujourd'hui à opposer aux Edgar
Wallace : Georges Simenon, Jacques Decrest,
Noël Vindry et d'autres. C'est grâce à eux que
le roman policier prend de nouveaux aspects et
arrive à séduire les plus difficiles.

R. BRASILLACH, 1934

COLLECTION
SIMENON

Les romans
de la fatalité

LE LOCATAIRE
LES SUICIDÉS

sous presse

45° A L'OMBRE

7.50 chaque volume
sous couverture spéciale

COLLECTION
NOËL VINDRY

Les romans
problèmes

M. ALLOU
JUGE D'INSTRUCTION

LA BÊTE HURLANTE
L'ARMOIRE AUX POISONS
LE COLLIER DE SANG

Chaque volume
sous couverture spéciale 12 fr.

La poésie dans le roman policier

JACQUES DECREST

LES ENQUÊTES DE M. GILLES

Hasard

Les Trois Jeunes Filles de Vienne

2 volumes de la COLLECTION " DÉTECTIVE " 6 fr.

nrf

nrf

DÉTECTIVE



Le pommier des étreintes

Près du village de la Roche-Chalais (Dordogne), Louise Blanché avait coutume d'accueillir ses amants à l'ombre d'un pommier, au pied duquel, une nuit, l'un d'entre eux fut lâchement assassiné.

(Lire, pages 4 et 5, les extravagantes péripéties de cette sombre tragédie des champs, relatées par notre envoyé spécial MAURICE AUBENAS.)